



TERRITOIRE • ÉCONOMIE • FORMATION • ÉDUCATION • TRANSPORT • ENVIRONNEMENT • CULTURE & SPORT • TOURISME & PATRIMOINE • EUROPE



Région
BRETAGNE



SOUVENIRS DE LIBÉRATION EN BRETAGNE

EÑVORENNOÙ DIEUBIDIGEZH E BREIZH

SOUVENIRS DE LIBÉRATION EN BRETAGNE
EÑVORENNOÙ DIEUBIDIGEZH E BREIZH

Édito

2014 aura été une année mémorielle majeure. Les commémorations du début du centenaire de la Première Guerre mondiale et du 70^e anniversaire de la Libération ont constitué deux moments particulièrement forts, et autant d'occasions pour chacun d'entre nous de se souvenir de ces deux conflits mondiaux, véritables drames humains qui ont profondément marqué notre société.

Les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale rassemblés au sein de ce recueil ont été rédigés par des Bretonnes et des Bretons ; certains n'étaient alors que de jeunes enfants. Poèmes, paroles, nouvelles, ils témoignent des années de guerre, des combats, de l'Occupation, de la Résistance, de l'arrivée des blindés américains, de tous ces événements tels qu'ils ont été vécus « de l'intérieur ». Récits sensibles qui mêlent histoires personnelles et faits historiques, ils expriment encore aujourd'hui les douleurs intenses de ces années noires, mais aussi les joies éprouvées au moment de la Libération. On comprend à leur lecture le traumatisme que cette période a laissée chez ces jeunes gens d'alors. Soixante-dix ans après, l'émotion est encore palpable.

La transmission des témoignages de ces périodes est nécessaire car elle doit permettre de perpétuer le souvenir et de maintenir ces événements présents à l'esprit de tous, et notamment des jeunes générations. Par la publication et la large diffusion de ce recueil édité par le Conseil régional, je souhaite ainsi rendre hommage à leurs auteurs, et également contribuer au travail collectif de mémoire.

Pennad-stur

2

2014 a zo bet ur bloavezh a bouez evit an eñvor. Al lidoù da gounaat kant vloaz deroù ar Brezel Bed Kentañ ha 70 vloaz an Dieubidigezh a zo bet abadennoù fromus-kaer ha digarezioù da bep hini ac'hanomp da zerc'hel koun eus an daou vrezel bed-se a zo bet skrijus-bras evit Mab-den hag o deus merket don hor c'hevredigezh.

El levr-mañ ez eus dastumet eñvorennoù eus an Eil Brezel Bed bet skrivet gant Bretonezed ha Bretoned ; lod ne oant nemet bugale vihan d'an ampoent. Gant o barzhonegoù, komzoù, danevelloù e tougont testeni eus ar bloavezhioù brezel, eus an emgannoù, eus mare an Ac'huberezh, ar Rezistañs, eus donedigezh an tankoù amerikan, eus an holl zarvoudoù-se a oa bet bevet ganto « eus an diabarzh ». Sed aze danevelloù kizidik, ma'z eus mesket istorioù personel gant fedoù istorel, hag a eztaol, hiziv an deiz c'hoazh, doanioù bras ar bloavezhioù teñval-se kement ha joaioù mare an Dieubidigezh. Pa lenner anezho e komprenner pegen stroñsus e oa ar prantad-se evit an dud yaouank-se da neuze. Goude dek vloaz ha tri-ugent e c'haller santout ar strafuilh c'hoazh.

Ret eo treuzkas testenioù eus ar mareoù-se evit ma c'hallfed derc'hel soñj eus an darvoudoù-se hag evit ma chomfent bev e spered an holl, e-mesk ar rummadoù yaouank dreist-holl. Gant al levr-mañ, lakaet da zont er-maez gant ar C'huzul-rannvro ha skignet a-vras, e fell din rentañ enor d'e aozerien ha kemer perzh el labour koun a-stroll.

Pierrick Massiot,

Président du Conseil régional de Bretagne

Prezidant Kuzul-rannvro Breizh

Préambule

Fin 2013, la Région Bretagne a souhaité, par le biais d'un appel à contributions dans le magazine « Bretagne ensemble », recueillir des témoignages sur la Libération en Bretagne.

En répondant nombreux à cet appel à contributions, nos lecteurs nous ont ouvert quelques pages de leur livre d'histoire personnelle et livré des souvenirs qui, aujourd'hui encore, sont porteurs d'une grande émotion et aussi parfois d'une douleur restée vive.

Parmi tous les textes reçus, « Ce jour-là... », souvenirs rédigés par les résidentes et résidents de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) de la résidence des Blés d'or de Fréhel ont été sélectionnés par notre comité de lecture et publiés dans le n° 25 de « Bretagne ensemble ». L'intégralité des textes, des photos et des croquis qui nous été confiés ont été édités sur le site de la Région bretagne.bzh.

Conscients de la valeur de ces témoignages, nous avons souhaité aller plus loin et valoriser encore davantage ces contributions. Il nous a semblé important de réaliser un recueil de ces paroles, de ces histoires intimes en y apportant certains éclairages historiques et en les resituant dans le contexte plus général de la Seconde Guerre mondiale. Nous avons pour cela sollicité l'aide de M. Yann Lagadec, historien et enseignant-chercheur en histoire à l'université Rennes 2, et de M. Erwan Le Gall, directeur du cabinet d'ingénierie mémorielle et culturelle En Envoy et doctorant à l'Université Rennes 2. Tous deux nous ont accompagnés dans ce travail en rédigeant les « focus » historiques de cette publication.

Afin d'en faciliter la lecture, les textes ont été organisés de manière à aborder chronologiquement les trois périodes majeures qu'ont été l'Occupation, les combats de la Libération, et les lendemains de la Libération. Des clichés d'époque issus d'archives départementales, professionnelles ou privées illustrent ce recueil et complètent par l'image les témoignages ici rassemblés.

Nous vous invitons à découvrir ces textes dans leur intégralité et vous en souhaitons une agréable lecture.

3

Par souci de précision historique, quelques corrections relatives à certaines dates ou événements mentionnés par les contributeurs ont été apportées par la rédaction, sous la forme de Notes De La Rédaction (NDR).



Cet ouvrage a reçu l'homologation nationale en tant qu'initiative commémorative du 70^e anniversaire de la Libération contribuant à la valorisation des territoires de mémoire.



Consultez les sites de mémoire :

www.le70e.fr

www.cheminsdememoire.gouv.fr

www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

SOMMAIRE

Introduction

07 ▪ LA BRETAGNE, UNE RÉGION STRATÉGIQUE

Quatre années d'Occupation allemande

10 ▪ LA LIBÉRATION DANS LA CAMPAGNE MORBIHANNNAISE

10 ▪ FRAGMENTS D'HISTOIRE DANS LE PAYS D'ARDOUP

11 ▪ LA SECONDE GUERRE

12 ▪ *L'Occupation en Bretagne :
des dizaines de milliers de soldats allemands*

14 ▪ ROSE ET MARIE

16 ▪ FRAGMENTS D'HISTOIRE EN RÉGION PARISIENNE,
À NANTES ET PRÈS DE BREST

19 ▪ *La vie quotidienne en Bretagne pendant
l'Occupation : tickets de rationnement
et marché noir*

21 ▪ FRANCE OCCUPÉE, FRANCE LIBÉRÉE!

22 ▪ À MON PÈRE

22 ▪ CAMPAGNE ET LIBÉRATION À PLAINE-HAUTE

23 ▪ SOUVENIRS DE LA LIBÉRATION
DANS LE PAYS DE CHÂTEAULIN

25 ▪ LA LIBÉRATION DANS LE PAYS DE MORLAIX

27 ▪ *Le bombardement du 29 janvier 1943 à Morlaix*

27 ▪ *Résistance et collaboration*

28 ▪ LA LIBÉRATION À LANMEUR ET ALENTOURS

31 ▪ SOUVENIRS D'UN MAQUISARD BRETON, DU 6 JUIN AU
18 AOÛT 1944

38 ▪ *Les exécutions de Plestan*

38 ▪ *La Résistance bretonne à l'été 1944*

Les combats de la Libération

42 ▪ FRAGMENTS D'HISTOIRE EN NORMANDIE

44 ▪ FRAGMENTS D'HISTOIRE EN ILLE-ET-VILAINE

44 ▪ LA RONDE À BOISTRUDAN

45 ▪ *La Libération : la charge des blindés de Patton
à travers la Bretagne*

47 ▪ LA LIBÉRATION DANS LE PAYS DE DOL-DE-BRETAGNE

49 ▪ LA LIBÉRATION À SAINT-PIERRE-DE-PLESGUEN

50 ▪ LA LIBÉRATION À CANCALE ? UNE TRAGÉDIE

50 ▪ *Le drame du 6 août 1944 à Cancale*

52 ▪ LE JOUR DE L'ARRIVÉE DES AMÉRICAINS
À PLÉNÉE-JUGON

52 ▪ CE JOUR-LÀ...

53 ▪ *La Libération : une joie douloureuse...*

55 ▪ LA LIBÉRATION DANS LE PAYS DE MAURON
EN BROCÉLIANDE

55 ▪ SOUVENIRS DE LA LIBÉRATION À MÛR-DE-BRETAGNE

56 ▪ *La Libération : des combats parfois sanglants*

57 ▪ SOUVENIRS DE LA LIBÉRATION À SAINT-GUEN

57 ▪ LA LIBÉRATION À TROQUERY

58 ▪ LA LIBÉRATION ENTRE CARHAIX ET CALLAC

60 ▪ LA LIBÉRATION À AURAY

61 ▪ *Rompre avec quatre années d'Occupation*

63 ▪ LA LIBÉRATION À HENNEBONT

63 ▪ LE JOUR TANT ATTENDU...

64 ▪ LE 15 AOÛT 1944 AU RELECO-KERHUON

64 ▪ LA LIBÉRATION À PLOUDALMÉZEAU ET ALENTOURS

65 ▪ LA LIBÉRATION À CLÉDER ET ALENTOURS

68 ▪ LA LIBÉRATION DE DOUARNENEZ

68 ▪ « MISE EN MOTS » DE LA LIBÉRATION

71 ▪ *La libération... Mais pas la fin de la guerre*

Les lendemains de la Libération

74 ▪ EN 1944 À MERDRIGNAC ET ILLIFAUT

75 ▪ *Reconstruire... Ou bâtir une nouvelle société ?*

5

76 ▪ Carte

LA LIBÉRATION DE LA BRETAGNE À L'ÉTÉ 1944

MOUVEMENTS DES TROUPES ALLIÉES

79 ▪ Remerciements

LA BRETAGNE, UNE RÉGION STRATÉGIQUE

Dès 1940, la Bretagne occupe une position éminemment stratégique, tant pour les Français, les Allemands que pour les Alliés. À partir de juin de cette même année, le gouvernement français envisage de mettre en place un « réduit breton » à partir duquel devra, à terme, se développer la reconquête du territoire conquis par les Allemands. Ce plan restera sans lendemain.

Le contrôle des infrastructures portuaires et aéroportuaires régionales constitue un enjeu majeur d'un point de vue tactique. En raison de leur proximité relative avec les îles britanniques, les aérodromes bretons servent de base à des dizaines d'avions de la Luftwaffe¹ qui participent à la « bataille d'Angleterre » entre l'été 1940 et l'hiver 1940-1941. Dans la lutte que se livrent l'Allemagne nazie, d'une part, le Royaume-Uni bientôt rejoint par les États-Unis, d'autre part, la situation de la Bretagne fait de ses ports les principales bases de la Kriegsmarine² en vue de contrôler les routes maritimes qui mènent des États-Unis à la Grande-Bretagne. Trois des cinq bases sous-marines allemandes construites en France occupée sont situées en Bretagne, à Saint-Nazaire, Lorient et Brest. Pour ces raisons mêmes, les grands ports bretons sont, dès 1940, et plus encore à compter de 1941, des objectifs de choix pour l'aviation alliée dans le cadre du volet aérien de la « bataille de l'Atlantique ».

À compter du printemps 1944, la Bretagne est au cœur des réflexions stratégiques des Alliés en raison de sa proximité géographique avec le futur front de Normandie. Il faut tout d'abord limiter la mobilité des troupes allemandes qui pourraient servir de renforts dans les premiers jours suivant le Débarquement : c'est la raison pour laquelle on y parachute les SAS³ de la France Libre. Mais on sait aussi que, côté allié, les ports bretons, une fois libérés, seront essentiels pour pouvoir faire parvenir sur le front des dizaines de milliers de tonnes de ravitaillement, carburant, matériel nécessaire chaque jour aux troupes américaines et britanniques, avec notamment la possibilité de faire venir ces marchandises directement depuis les États-Unis. D'où la volonté de prendre rapidement les ports de Brest, Lorient, Saint-Malo, ou la planification de la mise en place d'un port artificiel du type de celui d'Arromanches à Locmariaquer. La Résistance bretonne tient une place importante – mais assez largement improvisée – dans cette stratégie qui, globalement, échoue : la résistance allemande autour des ports, les destructions, la rapidité de la progression alliée vers la frontière allemande rendent caduques les prévisions des Anglo-Américains.

Il n'en reste pas moins que la Bretagne est le théâtre d'âpres combats au cours de l'été 1944 et même au-delà. Bombardés tout au long de la guerre, les grands ports bretons, qui résistent jusqu'au 17 septembre 1944 pour Brest, jusqu'en mai 1945 pour Lorient et Saint-Nazaire, ont payé de lourds tributs humains et matériels. Certains témoignent encore aujourd'hui, de par leur architecture typique de reconstruction d'après-guerre, de cette période de l'Histoire.

Dès le mois d'août 1944 cependant, la plupart des Bretons ont retrouvé la liberté perdue quatre années plus tôt.

¹ Luftwaffe : armée de l'air allemande durant la Seconde Guerre mondiale

² Kriegsmarine : marine de guerre allemande de 1935 à 1945

³ SAS : Special Air Service, unité de forces spéciales de l'armée britannique. Elle compte deux bataillons de parachutistes de la France Libre.

Parachutiste SAS et FFI, Plémet (22), août 1944

© ABBÉ MARTIN



LA LIBÉRATION DANS LA CAMPAGNE MORBIHANNAISE

Avant de parler de la Libération, il faut dire quelques mots sur la guerre elle-même. Les résidents racontent :

« *Tout d'abord, au moment de la déclaration de la guerre, toutes les cloches des églises ont sonné le glas.* »

« *En 1942, dans le château d'à côté il y avait un camp de scouts qui camouflait des jeunes gens qui étaient susceptibles de partir à la guerre. Ma famille en a caché deux à la maison. Le châtelain est venu voir mes parents pour leur demander d'en cacher un autre car lui avait été dénoncé ! Dans nos campagnes nous n'avions pas vraiment vu et connu la Libération, nous l'avons su ! Nous avons vu beaucoup d'Allemands déguerpir.* »

« *Quand les Américains sont arrivés, nous avons tout laissé en plan pour aller les accueillir dans le bourg de Saint-Gravé ; eux se dirigeaient vers La Gacilly mais le pont du Guesclin avait sauté, ils devaient donc le reconstruire. Du coup ils sont restés un moment à Saint-Gravé. Heureux, nous leurs portions du cidre et eux nous donnaient en échange des chewing-gums et du chocolat. Moi j'avais 14 ans, c'était la première fois que je voyais un homme noir et il me donnait ce fameux chewing-gum, je m'en rappellerai toujours.* »

D'autres racontent encore qu'au retour des prisonniers, les villageois se regroupaient dans le bourg pour aller les chercher à la gare : « *Nous n'avions pas de radio dans nos campagnes pour savoir les informations et ce qui se passait dans notre pays. Tout fonctionnait avec le bouche à oreille et les cloches de nos églises qui au moment de la Libération ont carillonné de toutes leurs forces.* »

10

☉ Texte écrit par les résidents de la Maison d'accueil Angélique Lesourd de Saint-Jacut-les-Pins (56)

FRAGMENTS D'HISTOIRE DANS LE PAYS D'ARDOUP

« *Tous les clochers ont sonné en même temps. C'est comme ça qu'on a su. L'information ne passait pas comme maintenant. Tout le monde était content bien sûr. Il y a eu beaucoup de bals et de mariages les jours suivants, mais cela a aussi provoqué des histoires. C'était une période obscure et complexe. C'est "le bouche à oreille" qui a fait le plus de dégâts, plus que la guerre elle-même. Le civil n'avait jamais la bonne histoire surtout et des personnes ont payé pour d'autres. C'était le moment propice pour régler ses comptes, surtout personnels. Ce ne sont pas les Allemands qui étaient ici qui ont incendié les villages en partant. Ils auraient préféré être chez eux, auprès de leurs familles.* »

« On m'a traité de collabo à l'école alors que mon frère était au maquis. Les Allemands ont débarqué chez nous, mais nous ne les avons pas invités. Je n'oublierai jamais que c'est un Allemand qui a sauvé mon frère, en prévenant mon père qu'il allait y avoir une rafle. »

« Bien sûr que je m'en rappelle. Cette nuit là, il y a eu un parachutage et ma sœur et moi avions voulu faire nos curieuses. On voulait récupérer un parachute pour en faire des robes. Il y a eu un coup qui est parti tout seul et ma sœur s'est pris une balle dans le bras. »

« Moi, je me promenais au bord de la route et j'ai été embarqué par les Allemands. On m'a interrogé puis heureusement relâché. »

« Je me sens concernée évidemment. La rue à côté porte le nom de mon cousin. Celui-là était comme mon frère. Trois personnes de la commune l'ont dénoncé alors qu'il était résistant. Il y en a qui ont fait fortune et qui en ont bien profité. Il y a tellement de mauvais souvenirs de cette guerre qu'on a honte d'en parler. »

🕒 Témoignages des résidents de la Résidence du Pays Dardoup, Plonévez-du-Faou (29)

LA SECONDE GUERRE

« Les femmes ont subi la guerre.

Les hommes ont fait la guerre.

Privation de tout, tickets de rationnement : pain, nourriture, viande, tissus, chaussures, jamais de loisirs, pas de jeunesse, couvre-feu à 21 heures. On ne pouvait pas sortir nos bêtes. On mettait de la paille dans les pneus des bicyclettes et quand le pneu était usé, la paille s'envolait ! Il fallait peindre les carreaux des fenêtres en bleu ainsi que les phares des vélos, il ne fallait pas laisser passer la lumière. On avait la peur au ventre. Les Allemands venaient fouiller dans la maison, ils convoquaient les jeunes pour aller travailler en Allemagne, nombre d'entre eux se cachaient. Ils prenaient les chevaux pour emmener les munitions. Une femme qui charruait avec ses deux chevaux, les Allemands passant par là, lui en pris un, que voulez-vous qu'elle fasse avec un cheval, c'était dur ! Tout était contrôlé, on nous demandait souvent nos papiers : "Halte-là, papiers". Nous avons dû faire une carte d'identité. On se méfiait de tout, même de nos voisins. Nous n'étions sûrs de rien, les collaborateurs avaient le toupet de s'infiltrer dans les maquis pour avoir des renseignements pour informer les Allemands. »

🕒 Texte écrit par les résidents de la Maison d'accueil pour personnes âgées de Saint-Pierre-de-Plesguen (35)



L'Occupation en Bretagne : des dizaines de milliers de soldats allemands



Les troupes allemandes d'invasion pénètrent en Bretagne le 17 juin 1940. En quelques jours, toute la région est occupée : Rennes est traversée le 17, Saint-Brieuc le 18, Brest et Nantes atteintes le 19 tandis que Lorient est prise le 21.

Les quelques milliers d'hommes de la Wehrmacht¹ arrivés au début de l'été 1940 sont rapidement rejoints par ceux de la Kriegsmarine², la marine de guerre allemande, qui fait de Brest, Lorient ou Saint-Nazaire ses principales bases dans le cadre de la « bataille de l'Atlantique ». Depuis les aérodromes bretons, dont certains, tel celui de Gaël, ont aujourd'hui disparu, la Luftwaffe³ lance des raids contre la Grande-Bretagne, notamment au moment de la « bataille d'Angleterre ».

Pour la population bretonne, cette présence allemande se traduit au quotidien par l'instauration de l'heure allemande (qui compte une heure d'avance sur l'heure française), par la confiscation des armes, la déclaration des postes de radio, l'instauration d'un couvre-feu

la nuit, l'interdiction de circuler dans certains secteurs côtiers, des contrôles plus fréquents aussi. Les relations entre les civils et les soldats allemands se tendent au fil du temps, au gré des réquisitions, de la répression croissante et parfois aveugle, et des violences gratuites. Les Ostbatallionen, ces bataillons de Russes « blancs » (Pontivy, Lannion ou Étables), de Géorgiens (Sarzeau), d'Ukrainiens (Saint-Renan/Lanildut) ou de Tatars de la Volga (Matignon) recrutés par la Wehrmacht parmi les prisonniers faits sur le front de l'est, se font ainsi une terrible réputation en 1943-1944 : ils sont à l'origine de crimes par dizaines à l'égard des civils, viols ou exécutions sommaires, notamment dans le Trégor.

Au printemps 1944, à la veille du débarquement de Normandie, on compte trois corps d'armée (25^e, 74^e et 2^e parachutiste) en Bretagne, soit huit divisions d'infanterie. Fin 1941, il n'y avait alors que quatre divisions, signe de l'intérêt stratégique croissant de la région.

¹ Wehrmacht : armée allemande sous le III^e Reich

² et ³ Voir p.7



Groupe de soldats allemands photographés sur les marches
du Palais Saint-Georges à Rennes (35) entre 1940 et 1944

© RAPHAËL BINET, MUSÉE DE BRETAGNE

ROSE ET MARIE

« Rose !... il fait trop beau, on va se promener.

- J'arrive ! »

La réponse est montée, immédiate et joyeuse, de la fenêtre du rez-de-chaussée.

Rose et Marie, deux “ petites profs ” habitent la même ville et en ce beau dimanche de juin 1942, elles corrigent qui du français, qui de la philo.

Les caprices de l'administration les ont jetées toutes deux dans un lycée de la “ zone côtière interdite ” où mille difficultés les attendaient : méfiance de la Kommandatur¹ de Quimper qui n'accordera qu'après de multiples démarches l'autorisation de résider à ces “ parisiennes ”, recherche d'un logement pas trop cher et non réquisitionné, accueil mitigé du proviseur qui trouve Rose trop jeune (c'est en effet son premier poste) et Marie, chignon serré dans une résille, grosses lunettes de myope, trop intellectuelle... Ce qui semble un comble pour un prof de philo. Coupées de leurs familles, en butte à mille problèmes matériels et à la froideur de leurs collègues, tous “ indigènes ”, elles se sont tout naturellement rapprochées. Elles louent la même “ villa ” glaciale l'hiver et sans confort en toute saison ; elles mettent en commun leurs maigres provisions car ici on honore de façon homéopathique bien qu'irrégulière les tickets de rationnement.

Socquettes blanches dans les chaussures à semelles de bois, amples robes de coton un peu délavées, rose pour Rose, imprimée pour Marie, cheveux au vent, les voici dehors.

« On prend les vélos ?

- Bien sûr ! »

Cadre en col de cygne et guidon relevé, celui de Rose est antique et réduit à l'essentiel. Quant à celui de Marie, une corde fine et serrée s'enroule autour de la jante de la roue avant remplaçant à la fois chambre à air et pneu introuvables. Cela évite les crevaisons et les excès de vitesse ce qui est bien, mais cela n'amortit guère les clous et Marie pense que sur un long parcours son engin risquerait d'être bruyant, peu confortable, “ non compétitif ” comme on ne dit pas encore en 1942. Sur cette roue avant, bien fixée à un solide porte-bagage, une vieille sacoche de cuir contient “ l'œuvre de Marie ” : une centaine de pages manuscrites, un trésor qu'elle traîne partout, dont elle parle peu, qu'elle ne montre pas. Rose a eu droit à des demi-confidences :

« Tu sais, c'est très dur d'écrire ! Il faudrait pouvoir s'y consacrer entièrement... Et puis mon sujet est très difficile : Thomas d'Aquin et... Mais tu ne dois pas connaître très bien... Et ça ne t'intéresse sans doute pas. Ça fait cinq ans que j'y travaille... Et puis, les temps sont si incertains : déraillements, bombardements, emprisonnements... On court tant de risques. Ces pages-là, tu vois, je ne m'en sépare jamais ; c'est vraiment la prunelle de mes yeux. »

La petite route serpente entre les champs de trèfle incarnat somptueusement empourprés et les prés fleuris de marguerites et de boutons d'or. Les parcelles labourées semblent de bure brune, immobiles, près des champs d'orge vert et luisant que la brise anime de longues moirures changeantes. Le vent de la course apporte le délicat parfum des petites jacinthes rustiques et les hampes aux grappes rouges des oseilles sauvages s'inclinent doucement au revers des talus.

¹Kommandatur : commandement militaire local de l'armée allemande

Au creux d'un vallon boisé, les cyclistes mettent pied à terre et suivent un étroit sentier qui accompagne jusqu'à la mer un tout petit ruisseau que la marée haute transforme en ria couleur d'aigue-marine. La mer est basse et découvre une petite plage de sable blanc.

« On s'arrête là ! »

Marie s'assied sagement. Elle sort de la sacoche les feuillets soigneusement rangés de l'œuvre et s'y plonge, désormais indifférente à tout ce qui l'entoure. Rose est allongée sur le sable. Pas question de se baigner : il fait encore trop frais et le ruisseau est un peu vaseux, surtout à mer basse. On ne peut que “boire le soleil” et c'est déjà très bon, cette source de torpeur qui vous envahit toute entière. La brise rabat vers la plage le parfum de noix de coco et de vanille des ajoncs qui bordent la falaise. Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèles. Mais non, il n'y a pas d'asphodèles ici et de plus les asphodèles n'ont aucun parfum !

« Le printemps en Bretagne... le printemps en Bretagne... est plus lascif qu'aux environs de Paris. Ce n'est pas l'exacte citation de Chateaubriand, mais c'est plus vrai ainsi. »

Grisée de soleil et d'odeurs, bercée par le petit clapot de l'eau, Rose s'endormirait presque de béatitude en oubliant que c'est la guerre !

« Dis donc Marie, tu restes si tu veux, moi je rentre. J'ai un paquet de copies à terminer pour demain, tu viens ?

- Oui, je n'arrive pas à travailler ici. »

Marie ramasse vivement puis :

« Et si on rentrait le long de la mer. J'aperçois un chemin là-bas au-delà du deuxième pré. Ça doit bien déboucher près du parc de Kernako. Ça nous raccourcirait d'au moins deux kilomètres.

- Le foin est trop haut déjà – on ne peut pas traverser – surtout avec les vélos. On va faire des dégâts. Non, pas possible.

- Mais si, regarde, on va longer les bords. »

Marie est déjà partie, poussant le vélo, au plus près du talus, dans les ronces et les orties qui ne ménagent pas les mollets nus. Rose suit, maugréant contre Marie, ses initiatives et ses raccourcis.

« Ca y est ! Courage ! On arrive. Je vois la barrière. Je vois même un écriteau. » Marie est ravie, elle s'amuse :

« Je te parie que c'est écrit : “Défense d'entrer”... À moins que ça ne soit : “Défense de sortir”... Je vais voir. » Et tout à coup, Rose qui lutte encore contre les ronces, entend le bruit de ferraille d'un vélo qui choit, puis un grand silence avec seulement le léger cliquetis de la roue avant qui tourne toute seule. Marie est tombée sur le derrière. Elle est toute pâle, la bouche entrouverte. Les feuillets de “l'œuvre” gisent au sol en un large éventail qu'arrime joliment la brise de mer. Rose se fige à son tour.

Sur la plaque de bois, une tête de mort et deux tibias : “Achtung minen”.

Elles viennent de traverser un champ de mines.

🌀 Récit écrit durant le printemps 1942 par une résidente de la Résidence Edylis à Rennes (35), alors âgée de 22 ans

FRAGMENTS D'HISTOIRE EN RÉGION PARISIENNE, À NANTES ET PRÈS DE BREST

« Nous habitons alors en ville, en région parisienne, à Nantes et près de Brest. Nous écoutions en secret Radio Londres. Nous savions la Libération proche mais nous ne savions ni où ni comment. Nous en avons été informés par une animation anormale dans les rues, animation qui nous faisait un peu peur cependant, tant la crainte des réactions de l'occupant était présente. Les Allemands faisaient leurs bagages, déménageaient leur matériel de guerre, étaient très nerveux. Nous avons vu les camions de soldats quitter rapidement leur casernement. Dans certaines rues, des bagarres éclataient, nous entendions des tirs, des résistants étaient exécutés. Les sirènes et sonneries de toutes sortes ont résonné dans les rues. Peu à peu, nous avons vu les soldats alliés, nos militaires, des chars entrer dans la ville. Les habitants accrochaient les drapeaux français aux fenêtres. Rassurés, les gens sont sortis dans les rues, ont chanté, pleuré, applaudi, dansé. C'était la fête. Dans ma ville, les jours suivants, il y a eu une messe de remerciements. Tout le monde y assistait, croyants, non croyants. Le retour des prisonniers, des déportés, des soldats s'est poursuivi pendant un moment. Dans les gares, les trains déposaient des soldats libérés ou démobilisés, des rescapés des camps de la mort, du STO¹, des civils en exode qui avaient perdu leur travail, leur maison². Je pense que c'est à ce moment-là que nous avons découvert la véritable horreur de cette guerre. La période qui a suivi a été angoissante, presque traumatisante. Les choses se sont un peu gâtées. Les gens voulaient régler leurs comptes eux-mêmes, tuer des personnes soupçonnées à tort ou à raison de collaboration avec l'ennemi, de trahison. Certaines arrestations nous choquaient car on les trouvait parfois injustifiées. Mais il fallait se taire. Les maquisards ont tondu les femmes qui fréquentaient les Allemands. La réconciliation était difficile. Il nous arrive encore de revivre tous ces événements. Nous étions libérés mais nous sommes restés un grand moment encore sur nos gardes, la peur n'avait pas encore disparu et elle est encore là aujourd'hui quand nous repensons à cette époque. »

« Ce qui m'a le plus marqué, c'est la misère qui a suivi. J'étais jeune, je pensais que la Libération annoncée, la vie allait être facile, reprendre son cours, là où elle s'était arrêtée. Nous avons subi le rationnement. Nous avons vu arriver chez nous des personnes dont les maisons avaient été détruites, bombardées. On a vu aussi arriver des ruraux qui pensaient que la vie était plus facile en ville. Il n'y avait pas de place pour héberger tout le monde. On a vu partout se construire des baraquements en bois, en tôle, avec peu de chauffage, d'hygiène. Les hivers suivants furent rudes, beaucoup moururent de tous ces soucis d'après-guerre. La Libération, passé le grand moment de joie des premiers jours, me laisse des souvenirs amers. La vue de tous ces gens malheureux, malades, fatigués, soupçonneux m'a hanté longtemps. Nous avons toujours peur et on ne savait pas de quoi. »

« J'habitais dans une ferme, j'entendais les cloches, je voyais aussi les soldats allemands entrer chez nous, réquisitionner des provisions et s'enfuir rapidement. Ils ouvraient toutes les portes des armoires, jetaient les vêtements au sol. Nous avons enterré nos objets précieux dans un champ.

¹ STO : Service du Travail Obligatoire

² NDLR : en réalité, les déportés, prisonniers, travailleurs du STO ne rentrent en France – et en Bretagne – qu'au printemps 1945, et non au lendemain de la Libération de la région à l'été 1944.

Nous sentions que la fin de la guerre était proche, que les Allemands s'en allaient, nous prenions de l'assurance. Les jours qui ont suivi, nous avons vu revenir les voisins qui étaient partis à la guerre. Le soldat retrouvait sa famille, ses amis. Nous avons alors découvert ce qu'avait été cette guerre et les atrocités qui l'avaient accompagnée. Tout cela nous est arrivé en pleine figure.

Cette période, après la Libération, a été bizarre et très perturbante. Nous étions heureux de voir la guerre se terminer, mais les langues se déliaient et tout ce qu'on entendait nous assommait.

Nous avons eu si peur des Allemands et maintenant nous avons peur des nôtres. Il a fallu du temps pour tout digérer et vivre normalement de nouveau, sans peur. »

« J'habitais au bord de la mer. La vie pendant la guerre a été difficile. Nous avions du mal à nous nourrir. Je me souviens que nous échangeons des boîtes de sardines contre du lait, des œufs avec les paysans voisins. Nous savions aussi que certains vivaient bien en faisant du commerce, en collaborant avec les Allemands. Mon mari était parti en Angleterre, j'étais seule, perdue, je venais de me marier et je ne comprenais rien à cette guerre. J'avais la haine de l'Allemand, j'avais peur aussi. Toute cette période a été pour moi un moment de peur, d'angoisse, d'incertitude.

Nous étions proches du Mur de l'Atlantique, nous entendions la DCA¹ attaquer. J'étais terrorisée. Mon frère a été tué quelques jours avant la Libération, j'ai vécu cet événement comme une grande injustice. J'enviais ceux qui revenaient, ceux qui retrouvaient les leurs. La guerre a éveillé en nous des sentiments violents. Jamais je n'aurais pensé en être capable.

La fête de la Libération a vite été suivie par la peur, la jalousie, la haine et il a fallu quelques mois pour retrouver une vie, un comportement normal. Tout était exagéré. »

« J'étais en zone libre à 60 kilomètres de Poitiers. Nous avons moins souffert que les personnes qui vivaient en zone occupée. Les Allemands étaient présents mais dans les casernes, pas chez l'habitant. Nous avons aussi connu les difficultés de ravitaillement. De chez nous, nous entendions les bombardements sur Poitiers, nous avons peur que les Allemands rentrent chez nous. Nous avons peur de mourir. Nous avons passé de nombreuses nuits dans la cave de la maison, dans les souterrains, enfermés à écouter les bombardements, à craindre qu'ils ne nous tombent dessus. La Libération est arrivée. Nous avons fait la fête, bu, chanté, dansé. Quelques jours plus tard, une autre peur, sournoise, nous est tombée dessus. J'ai vu des femmes tondues, promenées nues dans les rues. J'ai vu des gens accusés de trafic avec les Allemands arrêtés, maltraités parfois à tort. Cette injustice m'a révoltée. Peu à peu, la vie a repris son cours. Nous avons rangé les cartes de ravitaillement, repris nos activités. Nous n'avons pas oublié, on ne peut pas oublier. »

« Pendant la guerre, notre maison avait été réquisitionnée pour loger un officier allemand et deux soldats. Nous vivions dans une peur permanente, peur quotidienne de l'ennemi qui vivait chez nous,

¹ DCA : Défense Contre les Avions

qui nous surveillait, qui circulait partout dans notre maison, qui partageait notre vie sans qu'on l'ait voulu. Peur liée à leur présence, à ce qu'on nous avait raconté sur eux aussi. Nous avons vécu cette période sous surveillance, sans intimité. Ils étaient les maîtres, nous dépendions d'eux. Nous avons vécu la Libération comme un grand soulagement en voyant les Allemands quitter notre maison. Nous pensions revivre. Une autre peur a vite remplacé cette crainte des Allemands pendant quelques mois, peur de la délation, du soupçon. C'était d' autant plus dur que nous ne savions pas de qui avoir peur, où était le danger. Tout le monde se méfiait de ses amis, de ses proches, de sa famille. On évitait de parler, de se confier, de commenter. Je n'ai jamais pu évacuer cette période, la peur, l'angoisse remonte de temps en temps. Je n'ai pas fait mon deuil, deuil de ma jeunesse perdue. »

« Je me suis mariée le jour de la Libération. Ce fut une fête magnifique, des chants, de la musique, un bal. Tout ceci nous était interdit pendant l'Occupation allemande : pas de musique, de lumière, de rassemblement sans remettre la liste des invités aux occupants.

À la Libération, j'ai voulu rattraper le temps perdu, oublier tous ces événements, mais on ne peut les effacer. Ils reviennent dans nos mémoires quand on s'y attend le moins, maintenant encore après 70 ans et une vie bien remplie. Je n'avais rien, je me suis lancée dans des dépenses, à tort et à travers. J'ai monté mon ménage. Au fur et à mesure que j'avais de l'argent, j'achetais des draps, des meubles, des lits. Je ne voulais plus me priver, je voulais une vie confortable. J'avais gagné le droit de vivre, de circuler sans contrainte. Je me sentais, pour la première fois, exister comme un être humain, capable de décider. Pour nous les femmes, la guerre a changé beaucoup notre conception de la vie. Nous avons dû remplacer nos maris partis à la guerre, entrés dans la Résistance. Nous avons pris des responsabilités, des initiatives. Nos maris rentrés, il n'était plus question de jouer le rôle de la femme docile, obéissante. La Libération nous a apporté une reconnaissance et bien vite, le droit de vote. Certains hommes ont été déstabilisés par cette nouvelle organisation de nos vies, n'ont pas supporté, sont partis. Je garde de cette époque le sentiment de ma liberté trouvée et aussi une peur toujours présente, une violente émotion quand j'en parle, un traumatisme aussi. »

« Vers la fin de la guerre, les Allemands avaient enrôlé des jeunes, des vieillards. J'ai le souvenir d'un jeune Allemand, prisonnier, venu travailler à la ferme. Il avait sans doute quinze à seize ans. Il était très maigre, aussi effrayé que nous par cette guerre. Il ne nous comprenait pas, nous ne le comprenions pas. Il dormait dans un lit, dans notre cuisine. La nuit, nous l'entendions pleurer. Drôle de guerre. La Libération est arrivée, il a été libéré, est rentré chez lui. Nous avons repris notre vie. Misère de guerre qui n'épargne personne et nous a laissé une peur en héritage. »



La vie quotidienne en Bretagne pendant l'Occupation : tickets de rationnement et marché noir



Plus que la présence allemande (l'occupant n'est présent en permanence que sur les côtes et dans les villes de l'intérieur), ce sont sans doute les effets de l'Occupation sur la vie quotidienne qui ont le plus profondément marqué les esprits des contemporains de cette période.

La désorganisation de l'économie, tant en raison de la situation de guerre, de l'absence de dizaines de milliers de Bretons prisonniers en Allemagne, des bombardements qui se développent contre les principaux ports et des grandes villes de la région à compter de 1942-1943 surtout, que des réquisitions et des prélèvements des troupes d'occupation font du ravitaillement un problème permanent et croissant. Si, dans les campagnes,

les ressources des jardins ou des fermes des environs permettent de faire face, en ville, trouver des œufs, du beurre, du bois ou du charbon se révèle bien plus compliqué. Rutabaga et topinambour deviennent les légumes symboles de ces années noires alors que les pommes de terre manquent, accaparées par les troupes allemandes. L'orge torréfiée remplace le café tandis que le tabac est remplacé par des feuilles de topinambour séchées.

Les produits que l'on peut acheter grâce aux tickets de rationnement (30g de viande et 200g de pain noir par jour pour les adultes) ne suffisent pas : le marché noir se développe, permettant d'ailleurs à certains de s'enrichir.



Des hommes et des femmes sous l'Occupation font la queue devant
la charcuterie Philippe située rue de Rohan à Saint-Brieuc (22)

© ROGER HUGUEN, ARCHIVES DÉPARTEMENTALES 22

FRANCE OCCUPÉE, FRANCE LIBÉRÉE !

À la tombée de la nuit, on était apeuré
Vingt heures au couvre-feu, il fallait se ramasser
Les fenêtres fermées et le rideau noir installé
Au moindre bruit on était caché
Le travail se faisait bien la journée
Surtout par la femme et le prisonnier
Puisque l'homme était en tranchée
Les Allemands avaient tout réquisitionné
Après cinq années nous voilà libérés
Le tocsin s'est mis à sonner,
Les Américains étaient arrivés
C'était la fête, nous avions dansé
Et la Marseillaise était chantée
Enfin, c'était la liberté

Lucie, 22 ans en 1944 : « *Au Débarquement, on entendait les boches qui foutaient le camp. Ils sont partis en pleine nuit, en volant des seaux pour donner à boire aux chevaux.* »

Anne-Marie, 21 ans : « *Nous l'avons appris par les voisins qui avaient une radio, l'annonce fut faite par le général de Gaulle.* »

Marguerite, 10 ans : « *À la Libération, on entendait des coups de canon. Le retour des prisonniers quelques mois après la Libération.* »

Louis, 17 ans : « *La guerre est finie, le tocsin sonne. J'avais des sabots mais, pour pouvoir danser, mon père m'a prêté ses souliers. Le prisonnier allemand qui était à la ferme était un homme bien, parlait français, et quand il est parti, il pleurait.* »

Marie, 23 ans : « *À la Libération, le ciel était noir d'avions. J'étais contente de ne plus entendre les avions qui passaient très près de la maison.* »

Huguette, 10 ans : « *Il fallait se cacher à l'arrivée des Allemands. Mon père nous demandait d'être polis avec eux et tout se passera bien.* »

🌀 Poème et témoignages écrits par des résidents de la Résidence Saint-Coinwoïn à Sixt-sur-Aff (35)

À MON PÈRE

Mon père ce vaillant officier
Est depuis cinq ans, des boches, prisonnier
Il expie, bien loin en terre étrangère
Des peines et des tourments amers
Exilé, loin de cette terre de France
En qui il avait mis sa plus chère espérance
Il attend, patient et résigné l'heureux jour
Où sonnera l'heure bénie de son retour
Nous ici, pleurant un si tendre père
Chaque jour, à l'autel faisons une prière
À ce dieu tout puissant prisonnier d'amour
Qui nous le rendra, et cela pour toujours.

☉ Poème écrit par une résidente de l'Etablissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes de Plouay (56) alors âgée d'une dizaine d'années, à son père qui lui fut rendu à la fin de cette guerre

22

CAMPAGNE ET LIBÉRATION À PLAINE-HAUTE

« Je suis né le 6 février 1924 ; en 1944 j'avais vingt ans. J'habitais à Plaine-Haute dans les Côtes-du-Nord. On travaillait à la ferme familiale. On ne manquait de rien. Je me rappelle bien de ce matin-là. On se levait tôt pour nourrir les bêtes, il était cinq heures du matin. " Oh, là, là ! Que c'est gris et bruyant au loin ! Y a de l'orage dans l'air ! ". Ce que nous prenions pour de l'orage, nous avons vite compris qu'il s'agissait en fait du débarquement en Normandie et que ça canardait là-bas. Un frangin avait la radio et ma mère l'avait allumée. Ce même après-midi de juin il arrivait des mecs à bord de charrettes chargées de foin, d'avoine avec des Allemands. Ces derniers arrivaient du Finistère et devaient rejoindre les leurs en Normandie pour se battre. Ils n'avaient plus de véhicule et nous réquisitionnaient pour le transport, on chargeait donc les charrettes avec de la paille fraîche et échangeait les chevaux pour qu'ils soient plus frais. Nous n'avions pas le choix que de les accompagner, on avait peur. Il y avait environ quarante charrettes. Nous voyagions de nuit pour ne pas être vus et dormions le jour dans les forêts. Le voyage avait duré trois jours sur environ 150 kilomètres à destination de Bazouges-la-Pérouse en Ille-et-Vilaine. C'était dur mais on n'avait pas le choix. Nous sommes repartis à vide avec nos charrettes et nos chevaux, nous avons passé notre dernière nuit à Langueux car les chevaux étaient épuisés, ce sont des chevaux de trait, de labour dit " les péchards ". De retour à Plaine-haute on a fait la fête au bourg au son de la viede du père Le B. On a bu, on a dansé, on s'est aimés... C'était du délire ! Ça a duré plusieurs jours. »

☉ Texte recueilli par M^me Euriel Lacorne (animatrice) et co-écrit avec M. Guillaume Lecoq, Résidence de Roquillieu à Plaintel (22)

SOUVENIRS DE LA LIBÉRATION DANS LE PAYS DE CHÂTEAULIN

« J'avais 18 ans le 5 juin 1944. Je travaillais comme apprentie chez une couturière. À l'annonce de la Libération nous étions euphoriques, que pouvions-nous faire pour fêter l'événement ? Nous avons décidé à l'unanimité de traverser le hameau avec un drapeau. Nous étions quatre dont une voisine qui était très impliquée car elle avait beaucoup souffert de l'Occupation allemande.

Je crois que le premier jour, on nous a pris pour quatre folles ; les jours suivants nous avons recommencé avec d'autres personnes venues nous rejoindre et en fin de compte nous avons réussi à faire défiler tout le village et faire une grande fête. La région normande était libérée mais en Bretagne, les Allemands étaient toujours présents et se déployaient sur la presqu'île de Crozon.

Il y a eu de nombreux morts ainsi que des fermes et des maisons brûlées dans la région de Châteauneuf-du-Faou. Dans une ferme près du bourg de Pleyben, plusieurs personnes travaillaient à la moisson dans un champ en bordure de la route. Un père de famille et deux de ses enfants furent tués ; il s'agit d'une famille que je connais très bien et le fils aîné qui devait lui aussi aider à la moisson m'a dit plus tard qu'il n'avait pu aller travailler car il était très malade ce jour-là, lui qui d'habitude avait une santé de fer. Cette fois, c'est ce qui l'a sauvé. »

« Pour moi cela a débuté en mai 1944. Ma mère a été hospitalisée à Quimper le mois entier. Fin mai, il a fallu vider l'hôpital et ramener chez eux les patients qui en avaient la possibilité, même ceux dont l'état de santé nécessitait des soins importants, ce qui était le cas de ma mère.

Pour trouver de l'essence mon père a dû aller solliciter les cultivateurs de son entourage par-ci par-là, ce qui ne fut pas sans mal mais il y est parvenu, ce qui lui a permis de ramener ma mère ainsi qu'une autre malade de notre hameau. »

☉ Texte écrit par des résidents de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées de Châteaulin (29)

Verrière de l'église paroissiale
 Saint-Martin de Morlaix (29)
 réalisée en mémoire des victimes
 du bombardement de la ville
 intervenu le 29 janvier 1943

© RÉGION BRETAGNE



LA LIBÉRATION DANS LE PAYS DE MORLAIX

M^{me} Lucienne C. : « Un cousin dans les maquis avait creusé un abri pour y mettre de quoi manger dedans pour s'approvisionner en cas de coup dur. Chez nous, les trains ont été mitraillés et les Allemands se déplaçaient à bicyclette sur les lignes de chemin de fer.

Un jour mon grand-père qui était sourd et qui parlait breton, des Allemands avec leur fusil devant, l'ont ramené à la maison en disant : " Le vieux là ... Tu causes ", car mon grand-père criait en breton, ils les insultaient, je crois, même ! Nous étions ma mère, ma sœur, mon père et mon grand-père ; là, on a eu très peur, surtout que mon grand-père ne se laissait pas faire. Les maquisards venaient se cacher dans les fermes, sur les tas de foin, de paille et s'ils étaient attrapés par les Allemands, c'est la famille entière qui était fusillée. Mon beau-frère a été attrapé. Époque dure. On a plus à dire sur l'Occupation que sur la Libération. J'ai eu plus de peur à la Libération encore, plus qu'avant. Quand ils ont senti que c'était fini. Certains coins plus que d'autres. La Radio Londres qui était chez notre belle-mère, une femme écoutait et une autre guettait à la porte au cas où les Allemands arriveraient, pour la prévenir. Je me souviens de la musique : " Ici, Radio Londres... " »

M^{me} Anne-Marie S., dite Mimi, 102 ans aujourd'hui : « Pendant la guerre, j'ai envoyé ma fille de 6 ans en pension à Guiclan au moulin de Trévilis car elle avait peur des avions. Mon fils avait 2 ans quand son père est parti à la guerre, et 6 ans quand il est revenu. Mon fils n'allait pas le voir car il n'avait jamais vu d'homme à la maison. Il disait : " Il va rester ici ? ". Comme il était resté longtemps seul comme fils à la maison, il avait même peur de lui. Avant même que mon mari ne revienne à la maison définitivement, au Grand Monarque, rue de Ploujean près du cimetière Saint-Charles, à Morlaix, dans ce coin-là, il y avait une boîte aux lettres et quand nous y allions, il voulait voir son père mais il ne pouvait pas le voir car c'était la guerre. Et on a eu une petite fille après 1946. Pendant la guerre, j'allais dormir toutes les nuits, les soirs chez ma belle-mère. J'avais peur chez moi toute seule. On n'oublie pas ! Quand les soldats, les Américains, les Anglais passaient dans la rue, ma mère faisait des brioches et un soldat est entré. Ma mère avait pitié de lui, elle m'a dit de lui en donner une. Le soldat a répondu : " Demain, sugar ! ". Le lendemain, il a envoyé du sucre en poudre à la maison, 5 kg. Ça c'est la vérité. Quand j'allais voir ma fille au moulin de Trévilis à Guiclan, on avait du pain et de la farine, tout avec eux. Un jour on rencontre des gendarmes sur le chemin qui nous demandent : " Vous allez où ? ". Nous leur disons que nous allons chercher du pain et de la farine et ils nous répondent : " Où que vous alliez, on y va aussi. " »

M. Fanc'h K. : « J'avais 19 ans. Avant juin 1940 l'Occupation... L'arrivée des "frisés", des "ch'leux", des "boches", des "verts de gris"... En 1944, au mois de juin, la Libération en Normandie, arrivée des Américains. Elle eut lieu en juillet, en Bretagne. C'était assez ! La communication n'était pas diffuse à cette époque-là. Des parachutages ont eu lieu sur le village de Kereic'h Kadec près de Plouyé, pas loin d'Huelgoat. Les parachutistes étaient hébergés à Kergric. Le "charruage" a été fait en charrette sur des chemins impraticables pour des villages inaccessibles en voiture ; c'était le transport pour approvisionner le maquis. Dans le maquis tous avait

un autre nom, une autre identité. Je n'étais pas engagé à ce moment-là, car le vieux (mon père) en avait fait assez et la vieille (ma mère) ne le voulait pas non plus. Vous saviez que quelque chose allait se produire. À ce moment-là, ceux qui avaient des radios savaient qu'il allait se passer quelque chose. Eux avaient du courant jour et nuit. Tout d'abord, il n'y avait pas de compteur. Il y avait des messages à la radio, certains savaient les décoder et les autres n'avaient pas le droit d'écouter pour ne pas se faire gauler (attraper) ! Certains écoutaient en cachette mais si les Allemands les surprenaient, ils pouvaient être ramassés ou fusillés sur le champ. Ce sont les beaux jours qui sont arrivés le 6 juin 1944, je m'en souviens, j'ai passé mon certificat d'études ce même jour.

Les "frisés", les "ch'leus", les "verts de gris", les "boches" arrivaient, traversaient le bourg d'Huelgoat pour aller vers Brest. La Radio Londres qui renseignait les gens savait que quelque chose se passait suite aux parachutages en pleine nuit, deux nuits de suite, allumant des feux pour les signaux d'atterrissage.»

M^{me} Marie Q. : *« Je me rappelle de voir les bombes tomber sur l'école de Notre-Dame-de-Lourdes à Morlaix en 1943. Ils, les Anglais et les Américains, visaient le viaduc et comme l'école était à côté, elle a été par erreur, visée. Je travaillais en face, à Coat-Serho. »*

M^{me} Yvonne M. : *« J'avais 10 ans en 1944. J'ai eu peur des Allemands, de les entendre arriver. Ils faisaient du bruit avec leurs bottes. Je les entendais de loin. Les Américains sont arrivés avec leurs camions quand ils sont passés ici, ils filaient vers Brest. C'était la surprise ! Les écoles étaient réquisitionnées pour les Allemands. Les Allemands sont partis vers Brest. Il y avait des Russes blancs qui n'étaient pas commodes, voire très méchants, engagés à la guerre. Ils étaient plus méchants que les Allemands, qui buvaient beaucoup d'alcool et même de l'alcool à brûler des lampes. Ils mangeaient tout ce qu'ils trouvaient chez les gens. »*

M^{me} Lucienne C. : *« J'avais 21 ans et j'habitais Sainte-Sève. Les Allemands réquisitionnaient les paysans pris en passant dans les champs à travailler, leurs charrettes et leurs chevaux, pour transporter le matériel allemand en allant vers Brest. Avant la Libération, les Allemands ont pris peur et ils embarquaient tout pour partir. »*

M^{me} Thérèse R. : *« J'étais à St-Martin-des-Champs dans le magasin de mon mari, son salon de coiffure. Il ne s'est rien passé, je ne m'en souviens pas. »*

M^{me} Margueritte L. B. : *« Je n'ai pas beaucoup de souvenirs, j'avais environ 20 ans. Je me rappelle d'un voisin, un p'tit gamin qui disait, qui criait : " Les Allemands arrivent, ils sont à la Madeleine " et mon père l'a giflé car il n'y croyait pas. »*

M^{me} Annick G., née en 1938 : *« Vous savez il y avait des Allemands qui étaient gentils. »*



Le bombardement du 29 janvier 1943 à Morlaix



Presque rasées pendant le conflit, Brest, Lorient et Saint-Malo ne sont pas les seules villes à souffrir des bombardements alliés en Bretagne. À Morlaix, le viaduc, véritable emblème de la ville, constitue pour les Anglo-Américains un objectif majeur. C'est lui que visent six bombardiers Boston de la Royal Air Force qui, le 29 janvier 1943, larguent 48 bombes pour le détruire.

Mais, peut-être du fait des tirs de la Flak, la DCA¹ allemande, seules deux des bombes atteignent leur objectif, les autres s'abattant sur la ville. Le bilan est terrible : on relève 67 morts, parmi lesquels 39 enfants de l'école Notre-Dame de Lourdes ainsi que leur institutrice.

Le souvenir de ce 29 janvier reste encore très présent dans les mémoires morlaisiennes.



Résistance et collaboration



Si la Bretagne fournit une part non négligeable des premiers engagés de la France Libre en Angleterre, et notamment de marins pour les Forces Navales Françaises Libres, la Résistance intérieure s'y développe selon les mêmes processus qu'ailleurs en France. Après les premiers actes isolés de l'année 1940, on assiste à la progressive structuration de réseaux de renseignement, d'évasion pour les pilotes alliés abattus en France – à l'instar du réseau Shelburn qui utilise la plage Bonaparte à Plouha – mais aussi de divers mouvements liés ou non à des partis politiques. La résistance passe aussi par la fabrication et la diffusion de journaux clandestins et de tracts parfois copiés à la main. Le poids croissant de la présence allemande, les réquisitions de main-d'œuvre, notamment dans le cadre du Service du Travail Obligatoire (STO), la nouvelle donne stratégique née des défaites allemandes en Méditerranée et en Russie en 1943 conduisent de plus en plus de Bretons dans les rangs de la Résistance. D'autres font cependant le choix inverse, celui de la collaboration, encouragé par le régime de Vichy. Tandis que l'administration met en œuvre la politique de

collaboration (relations avec l'occupant, gestion des réquisitions, ravitaillement et lutte contre le marché noir, mesures de défense passive), la police et la gendarmerie sont parmi les premières à réprimer les actes de résistance, parfois avec zèle. La construction du « mur de l'Atlantique » en Bretagne offre à certaines entreprises un marché fort lucratif.

Certains vont cependant au-delà de l'accommodement avec l'occupant, s'engageant politiquement aux côtés de l'Allemagne nazie. On trouve dans toutes les grandes villes de Bretagne des antennes des principaux partis collaborationnistes français. Dans le même temps, par volonté indépendantiste dans le cadre d'un Reich européen, une large part du mouvement nationaliste breton s'engage dans la voie de la collaboration la plus extrême : le Bezen Perrot est à la pointe de la lutte contre les maquis à l'été 1944, multipliant les exactions, tandis que certains se replient en Allemagne à partir de l'automne, rejoignant parfois les rangs des SS.

¹ Voir p.17

LA LIBÉRATION À LANMEUR ET ALENTOURS

M^{me} Lintanf : « Lors de la Libération, j'avais 12 ans. Les Allemands basés à Plougasnou sont partis sur la route de Plestin, ils ont ensuite traversé Lanmeur. Ils ont fusillé sur le champ deux "résistants" qui avaient crié : "Sales boches !" sur leur passage. Lorsqu'ils sont passés à côté de ma maison, "la maison Bodros" comme on disait, deux Allemands se sont postés de chaque côté de la porte... Les Allemands criaient tellement que nos parents nous avaient dit de nous cacher sous la table. Je ne peux pas dire combien ils étaient, on n'est pas sortis pour les compter : ça risquait pas ! Ils sont ensuite partis vers Plouigneau. Ils ont pris tous les vélos et quelques chevaux. Il y avait aussi des Russes blancs parmi les Allemands : "Les Russes blancs sont pire que les boches" disaient les résistants. »

M. Quéméré : « Lors de la Libération j'avais 10 ans, et je vivais alors aux Glénan. Mes parents étaient gardiens de phare. On était habitué à voir les Allemands, ils venaient deux fois par semaine pour voir s'il n'y avait pas de parachutistes anglais. En même temps, ils venaient faucher nos poules et nos lapins, ils tiraient dessus au Luger. Un jour ils ont débarqué sur la grève avec leurs bottes cloutées. Ils se sont cassés la gueule dans la flotte. Je les ai sauvés en les tirant par les cheveux. J'étais gamin, je ne savais pas que c'était des ennemis... Mon père a été félicité, moi je me suis pris une sacrée engueulade : "T'aurais dû les laisser dedans !". On a connu la Libération grâce aux pêcheurs et à leurs "histoires de terre" comme on disait. Je me souviens aussi de voir un petit bateau allemand de transport de matériel au large de Concarneau... Là, un Spitfire est arrivé en rase-motte, tellement bas qu'on voyait le pilote. Il a lâché deux torpilles, le bateau a été coupé en deux et il a coulé immédiatement ! Après la Libération on voyait Lorient, à l'est, tout éclairé comme un lever de soleil... Lorient en flammes... »

M. Plassart : « Lors de la Libération, j'avais sept ans. C'est en regardant les visages et les sourires de mes parents qu'on a compris que c'était fini. Mais moi, j'étais triste... J'ai pensé aux petits de Notre-Dame de Lourdes... Aujourd'hui encore, je revois tout très bien. C'était le début d'après-midi. Quand les bombes sont tombées nous étions en classe avec l'Abbé G. B. ... Il y avait Jean-Paul M., les jumeaux Pierrot et Bernard C. ... On a entendu les avions, l'Abbé nous a dit de mettre nos têtes dans les casiers. Les bombes sont alors tombées, tout a tremblé de façon terrible... On a cru que c'était fini. Quand on est sortis, on a vu que la bombe était tombée sur les petits... Il y avait des bras, des jambes... C'était horrible, je n'oublierai jamais. Ma mère était laveuse, j'ai traversé la ville en pleurant pour la retrouver. Je savais qu'elle était chez ma tante. J'ai frappé, ils ont ouvert la porte et pleuré de joie... Ils avaient cru que j'étais mort. On a amené les corps à Saint-Martin. On les a transportés avec des camions de chez Larcher. C'était des camions qui habituellement transportaient des légumes. On a fait un caveau mais c'était trop rapide comme enterrement. Après la guerre on a construit la chapelle "Notre-Dame-des-Ange" à l'endroit même où les petits ont été tués. On y a placé un ex-voto et un vitrail leur est dédié. On a ramené les "corps" des enfants de Saint-Martin pour les placer dans la crypte de la chapelle. C'était dur, c'était comme s'ils étaient à nouveau morts.

À la Libération, les Anglais se sont excusés. Ils ont été voir les parents des petits. Je me souviens d'un Anglais qui était venu dire pardon et qui m'avait fourré plein de chewing-gums et de bonbons dans les poches. Moi, j'ai trouvé ça bizarre... »

🌀 Témoignages des résidents du centre hospitalier de Lanmeur (29)



Groupe de Résistants de Fréhel et de Plévenon (22)

© MARIE AMIOT

SOUVENIRS D'UN MAQUISARD BRETON, DU 6 JUIN AU 18 AOÛT 1944

« Le 6 juin, c'est le débarquement des Alliés en Normandie.

Nous l'apprenons par la radio et c'est enfin l'espoir de cette Libération tant attendue. Mais combien d'atrocités vont-elles être encore commises ?

J'apprends le 16 qu'un massacre a eu lieu sur la route de Saint-Brieuc, à proximité de Plestan, dans un petit bois, non loin de cette commune. De Sévignac où nous séjournons, mes parents et moi, je pars à bicyclette pour obtenir une meilleure information et c'est alors que je découvre, avec horreur, les traces de cette tuerie. En effet c'est bien une tuerie, perpétrée par une troupe allemande. Les fermes voisines ont bien entendu les coups de feu. En deux endroits la terre a été retournée. Des fosses ont été creusées sous les frondaisons et les corps enterrés à la hâte. Il reste même un crâne humain sur cette terre.

Profondément touché par l'émotion car j'imagine toute la douleur de ces victimes tuées la veille, je suis au bord des larmes et de rage, je prends mon mouchoir et recueille ce témoignage de la barbarie nazie. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit de gens de Guingamp, arrêtés au hasard comme otages, à la suite du meurtre d'un officier allemand. Certains de ces otages étaient de la même famille. Le père et les fils, comme on peut le constater encore aujourd'hui, à la lecture des noms portés sur les croix qui ont été édifiées à cet emplacement.

Rentré à la maison, je déclare à ma mère qu'il ne faudra jamais oublier, et c'est la raison pour laquelle je tiens à conserver ce reste d'une innocente victime.

Le jour même, je retrouve à Rouillac, dans un café, des personnes qui soupçonnent mes sentiments. Il faut dire que dans le pays, il n'était pas très difficile de connaître les opinions de chacun. Beaucoup avaient deviné, depuis longtemps, que si j'avais abandonné mes études et quitté Rennes, ce n'était pas uniquement pour éviter les bombardements. C'est pourquoi on me propose d'entrer dans le maquis.

Je dois dire que depuis longtemps, je désirais prendre contact avec ces maquisards dont on nous parlait et nous vantait les exploits. Ces hommes qui vivaient dans la clandestinité refusant toute compromission avec l'occupant. Il y avait en moi, c'est certain, et cela depuis le tout début de cette Occupation, un sentiment de rejet, de refus de cette situation infamante de défaite. Mais il y avait également de désir de l'inconnu, de l'aventure. J'accepte immédiatement et l'on me fixe un rendez-vous le soir même à un endroit que je connais parfaitement. Il me faut être à minuit près d'un calvaire, en réalité une vieille croix de granit placée non loin du sommet de la côte de Guiternelle, sur la route de Lanrelas en direction de Broons.

Mes parents, auxquels je confie mon projet, sont stupéfaits, essaient en vain de m'en dissuader, tout en étant, je le pense, assez fiers de ma décision. Ma mère me donne une couverture et je quitte Sévignac à la nuit tombée, gagnant à travers champs et non par la route, ce lieu de rendez-vous.

Arrivé près de celui-ci, un peu avant l'heure, dans cette nuit profonde, sans lune, je trouve le temps très long et me demande si l'on ne m'a pas fait une mauvaise blague. Mais non !

“ Carpentier ? - Oui ! - Suis-nous en silence ”. Je distingue à peine les visages de ces deux ombres. Nous prenons la direction du sud-est vers Éreac. Je suis précédé par un homme qui porte une musette de ton clair et c'est

elle que je vois surtout, car le reste est plus sombre. Nous avançons rapidement. Mes inconnus semblent connaître parfaitement les lieux.

Au bout d'une demi-heure de marche environ, nous entrons dans un bois et là il fait vraiment sombre. Je distingue à peine la musette et je suis étonné que l'on puisse avancer aussi vite et sans hésitation. Mais je m'aperçois que le sentier semble balisé par des petites lueurs sur le côté. Je prends cela pour des vers luisants. Mais ce n'est pas possible. Il y a certainement une explication. Je le découvrirai plus tard. Il s'agit en réalité de bois mort dont j'ignore le nom et qui a la particularité d'être phosphorescent.

Nous arrivons enfin au milieu d'un groupe et l'on m'invite à m'allonger sur le sol pour terminer la nuit. J'écrase plus ou moins un ou deux pieds et finis par trouver une position allongée pas très confortable. Le sol est dur et quelques branches mal placées me gênent dans le dos et sous les reins. Mais enfin, roulé dans ma couverture et l'excitation provoquée par ces événements enfin tombée, je finis par m'endormir comme un garçon de vingt ans s'adaptant facilement au manque de confort.

À mon réveil, la première chose que j'aperçois au milieu des frondaisons qui me cachent en partie le ciel, un drapeau, le drapeau de la France absent de ma vue et pour cause, depuis quatre longues années. Cela peut paraître a priori cocardier. Mais à cet instant même, je suis heureux. Je suis sur un coin de terre libre. L'Allemand ici n'a aucun droit sur ma personne. Ce sentiment de liberté, je pense que tous mes camarades du maquis doivent l'éprouver.

Nous sommes un groupe d'hommes qui n'a pas de compte à rendre à l'occupant. Nous sommes là pour le chasser de notre sol. C'est vaniteux de ma part, mais j'en éprouve une certaine fierté.

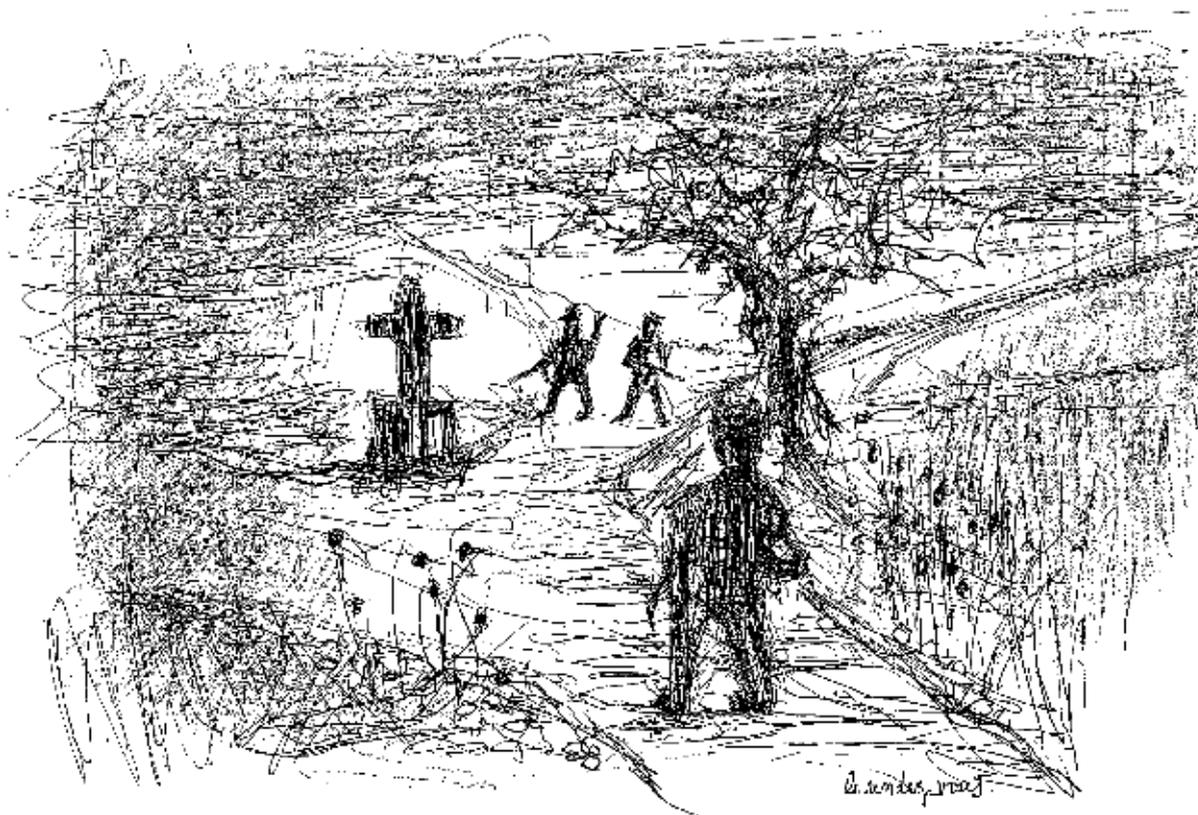
Après cette première nuit passée à la belle étoile, je découvre enfin les installations de notre campement.

Nous sommes répartis par groupes de 15 dans ce bois, bois dit de "Bourgneuf" situé en bordure de la route départementale n°16, à mi-chemin de Sévignac et de Éreac, non loin du lieu-dit "Le champ du puits". Dix groupes de 15 soit 150 hommes. Chaque groupe s'abrite sous une hutte de forme rectangulaire d'environ 12 mètres de long par 6 de large (dimensions intérieures). Elles est constituée essentiellement d'une couverture à deux pans, formée par des branchages et de la paille avec pente à 45° environ descendant jusqu'au sol. Les extrémités verticales en forme de triangle de 3 mètres environ de haut sont closes de la même façon à l'exception d'une ouverture libre de 2 mètres de haut environ à usage d'accès au local aménagé à l'une des extrémités. Des cadres en bois avec branches tressées recouvertes de paille reposant sur quatre piquets de bois fichés en terre offrent à chacun de nous un lit rustique et spartiate mais suffisant pour notre repos.

Onze de ces lits sont en épi, c'est-à-dire perpendiculaires au grand axe de la construction et tous du même côté. Quatre alignés sur l'autre côté sont parallèles à ce grand axe.

Étant l'un des derniers arrivés, on m'a assigné le dernier lit de cette file de quatre et au fond de la hutte, à l'opposé de la porte. Par cette disposition malencontreuse, je me rends compte, dès la première nuit, que j'ai le nez à proximité immédiate des pieds du garçon qui occupe lui aussi le fond de la hutte mais perpendiculairement à moi-même. Pour comble de malchance, il dégage une odeur absolument insupportable. Je finis par trouver, d'une certaine façon, la parade en me tournant sur ma droite, le nez dans la paille et vers les branchages extérieurs. Roulé dans ma couverture, essayant d'oublier les ronflements intempestifs de la plupart de ces

hommes, je finis malgré tout par dormir. Dès le lever du jour, on nous apporte le café devant la cabane. Je saisis au passage l'un des bols posés en bas directement sur le sol près de l'entrée et l'on me sert un bol de café bien chaud que j'accompagne d'un morceau de pain et d'un peu de beurre.



LE RENDEZ-VOUS... SOUVENIRS D'UN MAQUISARD BRETON

🌀 Dessin réalisé par un résident de la Résidence Edilys de Rennes (35), en complément du texte intitulé
« Souvenirs d'un maquisard breton, du 6 juin 1944 au 18 août »

Par la suite, je découvre les autres installations c'est-à-dire la cuisine, une roulante arrivée là je ne sais comment. Les sanitaires sont répartis dans la forêt. Nous en avons un non loin de notre hutte. Mais c'est vraiment le minimum concevable. Imaginez un trou d'un mètre de profondeur, de 4 ou 5 mètres de côté protégé par une main courante à 40 centimètres du sol soutenue par des piquets de bois enfoncés dans le sol,

tout à l'air libre. Je dois dire que j'ai rarement utilisé ces WC de campagne on ne peut plus rudimentaires, préférant me soulager dans des coins plus discrets mais non réglementaires. Les douches ?

N'en parlons pas. Ce n'était pas prévu au programme. Chacun se débrouillait à sa façon. Ce manque d'hygiène supporté pendant près de deux mois a pour moi une conséquence fâcheuse car au bout de quelques semaines, je me retrouvais avec un gros bouton de furoncle, très mal placé, et qui me gênait beaucoup dans mes déplacements à pied. Heureusement, il ne dura que quelques jours.

La protection du maquis était assurée par des postes de garde en périphérie du bois. À la tête des maquisards, le commandant D. qui était, je l'ai appris plus tard, l'ancien chef de gare de Broons. Notre groupe de 15 dépendait d'un certain G., ancien sous-officier de l'armée, je pense, qui s'évertua, avec plus ou moins de bonheur, à nous apprendre en quelques jours les rudiments de l'école du soldat et notamment comment progresser en terrain découvert par bonds successifs tout en conservant le contact à droite comme à gauche avec les camarades.

J'ai connu également la "corvée de patates". Et à ce propos, je n'oublierai jamais ce jour où je me trouvais alors devant un solide gaillard de 120 kg au moins, au visage marqué par les traces de ce que l'on appelle "la petite vérole". Nous étions assis face à face, les pommes de terre entre nous et maniant chacun notre couteau plus ou moins adroitement. C'était une espèce de cosaque, déserteur de l'armée allemande, qui avait rejoint le maquis avec une dizaine d'hommes du même groupe sous la direction d'un officier russe également. Ces hommes de l'armée russe avaient sans doute été faits prisonniers et enrôlés de force dans l'armée allemande pour occuper la France et au besoin la défendre en cas de débarquement des alliés. Tous, sauf l'officier, ne parlaient que russe. Leur allure était plutôt inquiétante. Yeux bridés, type asiatique, taille moyenne, 1,90 m, poids autour de 100 kg. Aucune conversation possible. Quelques grognements seulement.

Un événement étrange survint un beau matin. Le chef de cette troupe fut découvert sous sa tente, une balle en pleine tête, son revolver près de lui. Était-ce un suicide ? Nous ne le saurons jamais. Mais nous fûmes les témoins d'une réaction inquiétante de la part de ses hommes. Ils couraient dans tous les sens en tirant en l'air et nous finîmes par comprendre qu'il leur fallait un sacrifice soit humain ou soit d'un mouton. Je ne sais pas trop comment nous eûmes la chance d'avoir un mouton. Mais à notre grand soulagement, le sacrifice de cette bête fut fait très rapidement. Quant à l'officier, il fut enterré dans le bois et je pense que le corps de ce malheureux repose toujours au même endroit. Mais cet endroit, je serais bien en peine de le retrouver après tant d'années.

Dans ce maquis, il y avait également quelques Américains. Quatre ou cinq rescapés de la chute de leur "forteresse volante". Avec eux nous pouvions au moins converser moitié français, moitié anglais. Je sympathisais immédiatement et je me souviens que j'admirais leur coupe de cheveux contraire à la nôtre. Nous qui avons les cheveux plutôt longs, ils avaient une coupe au rasoir, très soignée de longueur de cheveu uniforme et presque "à ras". Je réussis à me faire couper les cheveux de cette façon ce qui me donnait l'allure d'un soldat américain. Tout au moins, je le pensais.

Un jour, nous eûmes la joie de capter un message codé de Londres qui nous annonçait pour la nuit suivante un parachutage. Une partie de l'effectif du camp se dirigea à la nuit tombante en dehors du bois,

vers une grande prairie bien dégagée et cernée de fossés profonds. J'étais placé dans l'un de ces fossés pour surveiller avec quelques camarades les alentours. Les Allemands, je le précise, pouvaient être à deux ou trois kilomètres. À l'heure dite, nous entendons, venant du ciel très sombre et sans lune, le bruit des moteurs des avions. Écarquillant les yeux nous distinguons faiblement des ombres. Ce sont certainement nos avions. Et, en effet, maintenant nous distinguons sous les appareils, volant à basse altitude, le rectangle lumineux d'une trappe ouverte sous le fuselage. Des feux en triangle ont été allumés au sol et permettent le parachutage. Nous apercevons des masses sombres devenant plus claires à l'approche du terrain. Ce sont des parachutes auxquels sont suspendus des containers cylindriques. Il en tombe une multitude et les maquisards se précipitent aussitôt au risque d'en recevoir un sur le crâne. La prairie est couverte par des tâches blanches des parachutes et l'on s'empresse de ramasser au plus vite cette marchandise compromettante. Je suis choisi avec quelques camarades pour ramener au plus vite des charrettes afin d'assurer le transport de ces fournitures. En pleine nuit, je me revois frappant à la porte d'une ferme voisine : " Qu'est-ce que c'est ? - C'est le maquis ! Venez vite ! ". Le fermier tout ébahi, à peine réveillé, mais heureux de rendre service, attelle son cheval à la charrette et très rapidement avec d'autres véhicules réquisitionnés aux alentours, nous débarrassons le champ et amenons l'ensemble à l'intérieur du bois. La récolte est fabuleuse. On nous annonce au moins 15 tonnes d'armes. Pour 150 hommes, nous étions comblés. Personnellement, je me retrouve avec une mitraillette Sten et un fusil anglais, une musette, des chargeurs, des grenades défensives, des bandes de pansement, un quart. On me propose également un uniforme anglais (pantalon, blouson, chaussures montantes et béret).

Je remarque que les Américains choisissent uniquement des revolvers. Il y a également des colts. Nous trouvons aussi des fusils mitrailleurs et des bazookas. Ainsi équipés nous pouvons envisager des opérations sérieuses. Quelques jours plus tard, en effet, on nous entraîne hors du bois, direction sud vers la forêt de la Hardouinais. Après une progression de deux heures environ dans la nuit, nous arrivons en bordure d'une route, sans doute la départementale 76 de Saint-Vran à Saint-Méen-le-Grand.

Un convoi allemand nous a été signalé et il s'agit de le retarder dans sa progression vers le front de Normandie. Nous sommes seulement le groupe G., soit une quinzaine d'hommes. On me place derrière un talus, d'où je peux voir nettement la route tout en étant parfaitement protégé. J'aperçois alors un éclaireur allemand qui attend le convoi au bord de la route à 20 ou 30 mètres de moi. Il est déjà dans ma ligne de mire et j'ai le doigt sur la gâchette de mon fusil. C'est alors qu'on me tape sur l'épaule. " Demi-tour, on se replie, ils sont trop nombreux ". J'avoue qu'à ce moment là, je suis tout particulièrement soulagé. La vie de cet homme, de mon âge peut-être, n'a tenu qu'à un fil. Peut-être vit-il encore ? Il ne saura jamais que cette nuit-là il fut très près de la mort.

Nous rentrons plus tard dans notre bois, certains assez déçus. À l'intérieur du maquis. La garde se fait tout autour, aux points d'accès principaux. La garde de jour est moins pénible que celle de nuit mais parfois elle nous réserve des surprises désagréables. Un jour que nous étions de garde, mon copain Bernard H. et moi, j'avais éprouvé le besoin de m'éloigner quelques instants pour satisfaire un besoin naturel. Je revenais alors sur lui lorsque brusquement à quelques mètres de Bernard, un rafale de mitraillette me frôle la joue

marquant de balles un tronc de chêne situé derrière moi. Je suis cloué sur place et vois le visage catastrophé de mon copain, pâle et tétanisé. Que s'est-il passé ? Bernard, absolument inconscient, tout en m'attendant, s'est amusé avec la culasse de sa Sten et malencontreusement a introduit une balle dans celle-ci alors qu'elle était pour comble de malheur, sur la position rafale. Il avait lâché cette culasse, percutant ainsi la première balle et les suivantes. Je crois que la moitié au moins du chargeur était partie dans ma direction. Ce genre d'accident s'est produit plusieurs fois au cours de notre séjour. Heureusement, il n'y eut jamais de victime. Mais la punition était sans appel. Crâne rasé immédiatement pour le fautif.

La nuit, les gardes étaient longues et pénibles. Pour chaque sentinelle, elle devait durer normalement deux heures. Les premières étaient les moins dures car elles permettaient ensuite de faire un bon somme. Malheureusement, nous n'étions pas maître de notre horaire. Le chef de groupe décidait seul du tour de garde. Je revois encore cette montre gousset qui devait appartenir à G. et que nous nous passions de mains en mains toutes les deux heures. Une seule montre et quatre ou cinq tours de garde. Il y eut alors beaucoup de fraude. En effet, le camarade qui nous précédait se permettait parfois de donner un petit coup de pouce à celle-ci et faisait ainsi cinq, dix minutes de moins à son poste. Le malheureux qui montait la garde vers la fin de la nuit trouvait le temps bien long pensant qu'il était 6 heures alors qu'il n'était que 5 heures.

La nuit, il y a toujours beaucoup de bruits insolites. C'est le craquement d'une branche, le départ d'un oiseau, des bruits de rongeurs autour de la hutte, attirés par les restes des repas. Nous avions un mot de passe qui changeait tous les jours avec un processus bien défini et conforme au règlement de l'armée. Pour mémoire.

“Halte-là ! Qui vive ! Avance au ralliement ” et armement avec bruit de culasse. “ Le mot ? ”, chuchoté évidemment. J'eus l'occasion pour la grande peur d'un fermier du coin, de mettre en pratique cette procédure. Cet homme avait eu l'idée saugrenue de s'introduire à pas feutrés dans notre maquis. Il venait pour une histoire de ravitaillement.

Quelques jours après notre expédition avortée dans le secteur La Hardouinais, nos chefs nous entraînaient pour une deuxième opération en direction du nord. Nous partons le matin avec un effectif représentant, je pense, quatre ou cinq groupes soit environ 75 hommes ce qui représente la moitié des maquisards. Nous marchons le plus directement possible à travers champs et sentiers, traversant avec prudence notamment la route de Sévignac à Broons et surtout ce que l'on appelait à l'époque “ la Nationale ”, c'est-à-dire la route n° 12 de Broons à Saint-Brieuc et à hauteur de Trémeur. J'apprends alors que nous nous dirigeons sur Mégrit où se trouve cantonné un groupe d'Allemands. À proximité du bourg, nous sommes sur une petite route au sud de cette localité, petite route de Trémeur à Mégrit. Nous marquons une pose de quelques instants pour nous réconforter. Un petit bois sur notre droite étend ses frondaisons sur une pente assez raide. Nous gravissons cette pente alors que le reste de la troupe, c'est-à-dire environ 60 hommes, gagne la partie orientale de l'objectif en suivant un chemin sur notre droite. Nous nous déployons en tirailleurs et évidemment le plus possible en silence. Hélas, à peine arrivés à l'orée du bois et séparés, par un champ de blé fraîchement coupé, de la troupe allemande, nous sommes accueillis par des rafales de mitrailleuses et je vois mon ami G. s'effondrer. Bernard H. est à ma droite et nous tirons, le mieux que nous pouvons en direction de l'ennemi

parfaitement retranché. Les balles nous sifflent aux oreilles. Les branches sont cassées par celles-ci et tombent en petits morceaux autour de nous. C'est vraiment la mort qui passe au-dessus de nos têtes. Le moindre tronçonneau constitue un abri providentiel.

Sur notre gauche, le fusil mitrailleur a été repris par un camarade. Nous tirons, tirons. Mais comment donner l'assaut ? Il faudrait traverser ce champ de blé avec pour tout refuge une botte de paille. De plus, les Allemands sont bien protégés derrière leurs sacs de sable et toutes leurs défenses préparées à l'avance. Tout le feu de l'ennemi se concentre sur notre groupe. Pas un coup de feu n'est tiré sur notre droite. J'apprendrai par la suite que notre groupe de 15 a été repéré par une sentinelle perchée dans le clocher. C'est alors que les Allemands, persuadés que nous ne sommes qu'une quinzaine, commettent l'erreur qui va les conduire à leur perte. Ils quittent leur position pour nous prendre à revers sur notre gauche. Je continue à tirer avec mon camarade Bernard. "Carpentier ! H. !" Vite on se replie. "Venez vite ! Qu'est-ce que vous foutez ?". Les Allemands arrivent sur notre gauche. En effet, j'entends des ordres en allemand. Inutile de vous dire que nous ne nous faisons pas répéter cet ordre de G. et nous fonçons à travers ronces et fourrés. Merci au gros drap de l'armée. Vers le sud, direction Sévignac. Nous sommes persuadés d'avoir les Allemands à nos trousses.

En réalité, ainsi que je l'évoquais plus avant en quittant leur retranchement, les Allemands laissent le champ libre au reste des maquisards qui, les prenant à revers, font prisonniers la totalité de nos ennemis. C'est ainsi que la position de Mégrit fut enlevée le 4 août, entre midi et 14 heures.

Ce jour-là, il faisait de plus en plus gros. Nous avons beaucoup marché. Sur les sentiers du retour il fallait éviter de s'asseoir de peur de ne pouvoir repartir tant nous étions épuisés par le combat et la marche. Le lendemain, nous quittons le maquis pour gagner Broons. Nous y faisons une entrée triomphale, acclamés par la population massée de chaque côté de la route. Les gens découvraient enfin ces garçons réfugiés dans la clandestinité et dont on parlait souvent dans les chaumières.

À Broons, on savait qu'il y avait eu des actes de résistance effectués par eux non seulement à Mégrit mais également à Yvignac et ailleurs. Actes de sabotage et de destruction aux bazookas de chars.

Dans les jours qui suivent, je participe à un autre combat près de Trémur. Nous nous retrouvons finalement à Broons avec plus de 150 prisonniers, ce qui pour 150 maquisards est un assez beau résultat. C'est alors le passage de l'armée américaine dans le rue de Broons. J'assiste à ce défilé d'assez loin, comme mes camarades car nous sommes consignés derrière les grilles de l'école.

Dans les jours qui suivent, on nous réunit sur la place. Un bureau est ouvert, les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) sont dissoutes et on nous propose un engagement dans l'armée régulière.

Pour moi, ma décision est prise. Je n'ai plus rien à faire dans l'armée. Nous sommes le 15 août 1944.

L'armée allemande me semble en déroute et les forces alliées progressent rapidement vers l'Allemagne.

J'estime que l'aventure a suffisamment duré et que je dois songer à mes études et surtout à ma famille.

On me délivre un certificat comme quoi j'ai participé aux combats de la Libération et je rentre à la maison. »

☉ Texte d'un ancien maquisard, résident de la résidence Edilys à Rennes (35), âgé de 22 ans en 1944



Les exécutions de Plestan



Harcelées par l'aviation alliée et les coups de main de la Résistance, les troupes allemandes se livrent au cours de l'été 1944 à plusieurs dizaines de massacres aveugles, comme à Plestan, dans les Côtes-du-Nord. C'est ainsi que dans l'après-midi du 13 juin, ils fusillent au bois de Boudan, lieu-dit situé en lisière de bourg, 31 otages raflés les jours précédents dans la région de Duault (où des SAS de la France libre sont parachutés à partir de la nuit du 5 au 6 juin 1944), mais aussi dans les secteurs de Callac et Maël-Carhaix. La violence allemande est aveugle et ne s'accom-

pagne d'aucune pitié, comme le rappelle la mort de ces trois frères originaires de Carhaix. C'est leur mère qui, à la Libération, identifie leurs corps. Mais les victimes ne sont pas uniquement bretonnes, à l'instar de ce jeune homme originaire du Tarn et vivant en région parisienne. Venu se réfugier à Duault chez ses parents, il est arrêté le 10 juin. C'est sa femme qui, le 17 août 1944, identifie sa dépouille. D'autres viennent d'encore plus loin comme le rappellent trois cadavres d'hommes vraisemblablement originaires d'Afrique du Nord mais qui demeurent à jamais non identifiés.



La Résistance bretonne à l'été 1944



Au printemps 1944, à la veille du débarquement de Normandie, tout est prêt pour que les forces de la Résistance participent activement à la Libération de la Bretagne. Elles manquent cependant cruellement d'armes : ce n'est, pour l'essentiel, qu'au cours des mois de juin et surtout juillet 1944 que cet armement leur est parachuté par les Alliés. Début août, lorsque la « cavalerie » américaine de Patton déferle en Bretagne par la trouée d'Avranches, ce sont des dizaines de milliers de FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) et FTP (Francs-Tireurs et Partisans) bretons qui sont aptes à combattre.

Préparée de longue date, et notamment depuis l'hiver 1943-1944, cette montée en puissance a bénéficié de l'appui essentiel des parachutistes SAS (Special Air Service) de la France Libre largués en Bretagne à partir de la nuit du 5 au 6 juin. Après avoir contribué à freiner les mouvements des troupes allemandes vers la Normandie par

des dizaines de sabotages sur les voies ferrées des Côtes-du-Nord, du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine, ils constituent deux maquis importants devant permettre l'armement de la Résistance bretonne, à Duault dans les Côtes-du-Nord et Saint-Marcel dans le Morbihan. L'attaque de ces deux bases les 12 et 18 juin conduit à un changement de tactique : les parachutistes du commandant Bourgoin – le fameux « Manchot » – se dispersent dans des dizaines de maquis moins importants, formant FFI et FTP à l'utilisation des armées parachutées, encadrant ces résistants, organisant aussi des parachutages.

Bien que combattant en uniforme, ces SAS subissent le même sort que les FFI/FTP lorsqu'ils tombent aux mains des forces allemandes ou des miliciens français qui agissent à leurs côtés : ils sont torturés et exécutés. Une cinquantaine d'entre eux sont tués durant ces deux longs mois de l'été 1944 passés derrière les lignes ennemies.



Reddition de soldats allemands, Saint-Malo (35), le 9 août 1944

© SERVICE DE PRESSE DE L'ARMÉE AMÉRICAINE, MUSÉE DE BRETAGNE

Char américain sur le pont de Châteaulin à la Libération

© ARCHIVES LE DOARÉ



FRAGMENTS D'HISTOIRE EN NORMANDIE

« J'avais 11 ans et demi quand les Américains ont sauté en parachute et sont arrivés le 6 juin 1944 à Saint-Côme-du-Mont en Normandie. Nous dormions quand soudain, des bruits insensés et fous sortaient de partout. Nos parents nous ont demandé de nous habiller et de nous préparer à partir dès qu'ils nous en donneraient l'ordre (nos sacs étaient déjà prêts de la veille).

Mon père, le Maire du village et engagé dans la Résistance, se doutait de l'arrivée des Américains mais ne savait pas s'ils seraient capables de résister aux Allemands. Il ouvrit une des fenêtres de notre maison et nous eûmes le temps de nous apercevoir du spectacle. Un feu d'artifice géant que nous regardions avec nos yeux d'enfants émerveillés sans comprendre l'horreur de la situation. Les Allemands tiraient sur les Américains avec des balles traçantes, suivies de bombardements incessants. Nous dûmes vite refermer la fenêtre car les Allemands tiraient aussi dans notre direction.

La nuit et la journée qui ont suivi ont été tout aussi effrayantes. Ne pouvant continuer à rester au centre des bombardements et des batailles de corps à corps, et de peur que la maison ne s'effondre, mon père (qui lui décida tout de même de rester) nous proposa de rejoindre la ferme un peu plus haut à travers champs. Ce que nous fîmes bien volontiers. Sur le chemin nous rencontrâmes des soldats allemands qui nous questionnèrent au sujet de la présence des Américains...n'ayant obtenu aucune information de notre part, ils nous ordonnèrent de nous glisser dans les fossés non loin du chemin. Nous étions tout simplement sur les lignes allemandes. Tétanisés, il fallait faire comprendre à des enfants de 4 et 2 ans qu'ils ne devaient pas bouger... les balles sifflaient au-dessus de nos têtes. C'était effroyable. Nous restâmes des heures dans ce fossé. Mon père, au courant de notre situation, finit par réussir à nous sortir de là et à nous conduire jusqu'à la ferme où nous pûmes nous blottir les uns contre les autres et nous restaurer un peu.

Il aura fallu sept semaines aux Américains pour venir à bout des Allemands. Pendant cette période, les combats et les tirs et les bombardements n'ont pas cessé.

Quand nous pûmes retourner chez nous, nous constatons avec tristesse les dégâts faits par la guerre, mais nous étions vivants et c'était déjà beaucoup. Mon père était le Maire du village et surtout un fervent résistant et pouvait se faire arrêter à tout moment. Nous avons très vite appris à nous taire et à être sur le qui-vive. Dans l'hypothèse de son arrestation, nous avons aménagé le placard du couloir afin d'y cacher mon père. Dans ce cas précis et uniquement, nous devons avec ma petite sœur et mon petit frère jouer « naïvement » devant la porte du placard pendant la fouille des Allemands. Un jour, mon père eut vent de son arrestation imminente, qui s'était avérée par la suite être une erreur de personne faite par les Allemands. Il eut le temps de se cacher et nous, de nous positionner avant l'arrivée des Allemands.

Les Allemands étaient déjà dans la maison quand ma mère s'aperçut de la présence du petit carnet rouge appartenant à mon père (dans lequel étaient répertoriés les contacts des résistants de la région).

Ma mère, la main tremblante, se précipita vers le carnet et le glissa dans la poche de sa blouse.

Elle se dirigea vers le poêle et réussit à l'y jeter en même temps qu'une bûche de bois. Sans son courage, nous aurions tous été fusillés.

Je me souviens encore du courage de mon père notamment lorsqu'il a sauvé des griffes des Allemands un soldat américain coincé par son parachute sur le toit d'une ferme avoisinante. Mon père était couvreur de métier, il lui était donc facile de monter sur le toit, essayer de délivrer ce malheureux soldat qui avait les reins bien abîmés par la chute. Il y parvint non sans mal, aidé d'un collègue. Mais sitôt à terre les Allemands le tenaient en joue près à l'achever comme une bête. Mon père s'y opposa fortement en prétextant qu'il était blessé et qu'on devait le soigner... et qu'il se livrerait ensuite aux Allemands. C'est ce même soldat américain qui défila dans les rues en tête de cortège quelques semaines plus tard avec ses camarades... C'était la Libération. La maman de ce soldat M^{me} J. (une femme financièrement aisée) est devenue la marraine de la commune. Elle apporta une aide alimentaire et sanitaire aux habitants de la commune, ainsi que des fournitures scolaires aux enfants, pendant de nombreuses années. »

☉ Texte écrit par M^{me} Jeannine Lebarbanchon, résidente de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées Saint-Thomas-de-Villeneuve à Baguer-Morvan (35)

FRAGMENTS D'HISTOIRE EN ILLE-ET-VILAINE

« À la Libération, les Français ont dénoncé aux Américains les femmes qui avaient couché avec les Allemands. Pour les punir, et leur mettre la honte, ils leur ont tondu les cheveux pour qu'elles soient reconnues de tous. »

« À l'arrivée des Américains sur la route du Mont-Saint-Michel, ils distribuaient de l'essence aux Français en échange d'eau-de-vie. »

« Au moment de la Libération, les Allemands ont rapidement fui car dans les champs ne restaient plus que leurs chars et leurs blindés, ils ont dû avoir la frousse ! »

« De Gaulle a permis la Libération, les soldats américains arrivaient de partout en parachute. Des tracts étaient envoyés par des avions pour prévenir les Français et récupérer les armes. »

« La bataille fut dure, ça tirait de partout au sol comme dans les airs, c'était une tuerie. On se cachait dans des abris souterrains, le toit recouvert de fagots pour que personne ne sache qu'il y avait une cachette. »

« Il n'y avait plus de couvre-feu lors du départ des Allemands, on se sentait plus libres mais toujours cette peur car la guerre a fait beaucoup de morts et on pensait à tous ces prisonniers qui étaient encore là-bas ! »

« Malgré la liberté retrouvée, la vie restait dure car beaucoup mourraient de faim. On allait chercher des tickets à la mairie et on devait faire le mois avec les 100 g de chaque aliment auxquels on avait le droit. Cela ne faisait pas beaucoup et il fallait se débrouiller par soi-même ! »

🕒 Témoignages des résidents de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes de Montreuil-sur-Ille (35)

LA RONDE À BOISTRUDAN

« Mon regard fixe la jeune femme au milieu du cercle qui va choisir une autre personne pour l'amener au centre. Elle vient vers moi, sourire aux lèvres, yeux rieurs, les deux mains tendues tiennent le foulard qu'elle posera sur le sol, devant moi. Instant indélébile aux yeux d'un enfant. J'ai vivement souhaité cette invitation pour aller chercher à mon tour celle que j'ai remarquée dans le bourg, celle qui compte pour moi, qui est là aujourd'hui, Olympe, mignonne petite fille dans sa jolie robe colorée. Une ronde s'était formée, les gens s'étaient pris la main, d'autres étaient accourus jusqu'à agrandir le cercle aux limites de la prairie.

Tous les habitants des hameaux et du bourg et tous les réfugiés que le pays hébergeait étaient là dans la prairie au bord de la rivière, sous un soleil radieux. Ils avaient entamé : " Dans le jardin de mon père les lauriers sont fleuris. Tous les oiseaux du monde y viennent faire leur nid..." puis : " Auprès de ma blonde qu'il fait bon, fait bon..." »

Je chantais de tout mon cœur, sans trop connaître le sens des paroles. Mais j'aimais : "Auprès de ma blonde qu'il fait bon dormir..." Je n'avais pas saisi pleinement, non plus, le sens de "débarquement", "libération de Rennes", pris que j'étais dans la toile de mes rêves d'enfants.

Porté par la liesse générale j'ai résolument traversé la ronde vers Olympe, j'ai déployé à terre le carré de tissu, elle s'est agenouillée, je lui ai pris les mains pour la relever et nous avons dansé au centre de tous les regards.

Rennes libérée, cœur comblé. Pendant ce temps, les libérateurs fonçaient aussi vite qu'ils pouvaient à travers la France. La prairie résonne encore du délire des habitants de la commune. »

☉ Texte écrit par M. Norbert Maudet



La Libération : la charge des blindés de Patton à travers la Bretagne



Déclenchée le 25 juillet 1944, l'opération « Cobra » permet aux Américains de prendre Avranches 5 jours plus tard : empêtrés dans le bocage normand depuis mi-juin, les Alliés ont enfin réussi à percer le front allemand. La route de la Bretagne est désormais ouverte.

Salués par des foules en liesse, les blindés de la 3^e Armée américaine du général Patton déferlent à travers la région avec un objectif : prendre les grands ports qui doivent permettre de ravitailler les troupes alliées. La 4^e division blindée (DB), en route vers Lorient, contourne Rennes qui est libérée le 4 août après des combats sanglants. Cette division atteint Vannes le 5, Hennebont et Pont-Scorff le 7, mais butte sur les défenses allemandes devant Lorient. Elle est finalement relevée après une dizaine de jours de combats infructueux pour participer à la libération de Nantes. La 6^e DB américaine fonce elle vers Brest par le centre de la Bretagne, évitant ainsi les résistances allemandes autour de Saint-Malo ou Dinan. Elle pénètre dans Loudéac le 3 août et Pontivy le 4, contourne Carhaix le 5, atteint Lesneven le 6 août. Elle non plus ne parviendra pas à atteindre son objectif : prendre Brest avant que les Allemands

ne s'y retranchent. Un long siège débute alors, qui ne prendra fin que le 18 septembre 1944. L'axe nord de la Bretagne est l'affaire d'une autre unité blindée américaine, la Task Force A. Après avoir libéré Dinan, elle atteint Saint-Brieuc, déjà occupée par les FFI¹, le 6 août, Guingamp le 7, Morlaix le 8. Elle participe ensuite à la réduction de la poche de Paimpol, qui tombe le 17 août, puis aux combats en presqu'île de Crozon jusque mi-septembre.

Partout, les résistants FFI et FTP² jouent un rôle essentiel : non seulement ils participent directement aux combats aux côtés des GI's, mais ils tiennent les carrefours importants que les troupes américaines ne peuvent contrôler dans leur course vers les ports. Les renseignements qu'ils fournissent sont aussi particulièrement précieux aux forces alliées, permettant souvent d'éviter des bombardements et des destructions inutiles. Dans ses mémoires, le général Eisenhower, commandant en chef des troupes alliées en Europe, fait « une mention spéciale » à l'aide « apportée par les FFI dans la réduction de la presqu'île bretonne », « leur harcèlement incessant » des troupes allemandes sapant « la confiance de leurs chefs et le courage de leurs soldats ».

¹ et ² Voir l'encadré « La Résistance bretonne à l'été 1944 » p.38



Rennes (35), place de la mairie, le 4 août 1944

© LAWRENCE RIORDAN, MUSÉE DE BRETAGNE

LA LIBÉRATION DANS LE PAYS DE DOL-DE-BRETAGNE

« Issue d'une famille d'ouvriers, je travaillais à la ferme à Hirel.

J'avais 21 ans quand on aperçut deux éclaireurs Américains passer devant le champ de blé dans lequel nous étions affairés. Le patron nous regarda et dans une joie contenue, nous susurra : " Ce sont les Américains ! Posez vos outils, aujourd'hui nous ne travaillerons pas ! C'est la Libération. "

Il fallait faire attention de ne pas trop s'approcher des Américains, encore moins de leur parler car les Allemands n'étaient pas très loin et fusillaient ceux qui le faisaient. En apprenant l'arrivée des Américains, les Allemands détruisaient tous les ponts et les routes. Mais cela ne se passait qu'à quelques kilomètres de là. Je dois dire que nous n'avons pas eu à nous plaindre de l'Occupation en comparaison à d'autres régions. Certes nous avions des tickets de rationnement mais vivions à la campagne et pouvions manger nos propres récoltes et élever nos volailles. Nous n'étions pas directement touchés par les combats. Le village n'a pas été détruit et nous ne manquions que de vêtements. Nous n'avions pas de radio mais tout le village se réunissait pour veiller et chanter parfois, surtout discuter. Il y avait beaucoup de fêtes religieuses, même pendant la guerre.

Ce qui m'a paru le plus difficile fût l'attente du retour de mon futur mari, fait prisonnier pendant cinq ans. Après la guerre, nous nous sommes mariés. »

☉ Texte écrit par Mme Renard, résidente de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées
Saint-Thomas-de-Villeneuve à Baguer-Morvan (35)



« J'avais 18 ans lors de la Libération en 1944. J'habitais à Carfantin près de Dol. Nous vivions dans une ferme située non loin de la gare qui était un point stratégique pour les Allemands. Carfantin, route de traverse pour reprendre celle de Dinan, était très empruntée. Nous étions la cible de nombreux bombardements. C'est pour cette raison que lors des mouvements de la Libération, nous avons dû évacuer notre maison car les tirs d'obus étaient incessants. Nous avons été accueillis chez mon oncle dans une ferme à environ trois kilomètres. Je le précise, car nous devons emporter avec nous un maximum de nourriture, prendre nos volailles et nos bêtes et surtout la barrique de cidre qui était une denrée très rare que l'on cachait aux Allemands. Nous sommes restés plus d'un mois, vivant dans le grenier. Puis un jour les Américains sont passés à cinq cent mètres de la ferme de mon oncle. Afin de ne pas être à nouveau la cible des bombardements, nous sommes repartis avec nos bagages allégés, à quelques kilomètres vers Saint-Léonard. Je me souviens avoir entendu dire que ces mêmes Américains avaient rencontré sur le chemin deux faux soldats américains (des Allemands) parlant très bien leur langue. Ils les incitaient à continuer leur route vers Dol car cette dernière venait d'être libérée. Ce que trouvèrent les Américains en arrivant à Dol, ce fût bien évidemment des soldats allemands bien contents de pouvoir les canarder. Seulement deux d'entre eux survécurent à la bataille. Ils retournèrent à Carfantin à la recherche des

usurpateurs afin des les fusiller. Ce qu'ils réussirent à faire. Deux mois après notre départ, nous retournâmes à Carfantin, et constatâmes avec tristesse que tout avait été ravagé par la guerre.»

☉ Texte écrit par M. Jean Dutertre, résident de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées
Saint-Thomas-de-Villeneuve à Baguer-Morvan (35)



«En 1944, j'avais 18 ans et je vivais dans la commune de Baguer-Pican. Baguer-Pican a été libéré le 3 juin, repris le 4 et libéré de nouveau le 6 juin 1944. Nous travaillions dans les champs, j'étais cultivateur et nous essayions (car nous avions interdiction de le faire) de récupérer les tracts lâchés par les avions alliés qui nous demandaient de ne surtout pas couper le blé pour éviter que les Allemands s'en saisissent. Nous étions très surveillés par les Allemands, jusqu'au moment où il a fallu qu'ils reculent vers Dol-de-Bretagne car la présence des Américains était imminente. Après le départ des Allemands de Baguer-Pican, nous n'avons pas travaillé pendant huit jours. Ce fût nos premières vacances.

Je me souviens d'une anecdote : afin de libérer Dol-de-Bretagne, un espion américain déguisé en soldat Allemand, ordonna à ses camarades de quitter Dol sur le champ car les Américains allaient arriver d'un moment à l'autre. Et en une demi-journée, Dol fût libérée ! Mais la guerre dura encore plus d'un an et nous étions tous très impatients de retrouver nos proches faits prisonniers par les Allemands. En 1946, je me suis engagé pour faire mon service militaire et je choisis comme régiment celui basé en Allemagne. Les seuls uniformes que nous avions étaient ceux des Américains. L'accueil que m'ont réservé les Allemands était formidablement chaleureux. Ils étaient tellement soulagés d'être débarrassés d'Hitler et que cette guerre soit terminée.»

☉ Texte écrit par M. Auguste Folligné, résident de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées
Saint-Thomas-de-Villeneuve à Baguer-Morvan (35)



«Née en 1926, j'avais 18 ans et vivais à Montauban. J'ai appris la Libération comme tout le monde par bouche à oreille en entendant : "Les Américains ont débarqué en Normandie !". C'était la joie...On a même entendu dire qu'un parachutiste américain avait atterri sur le clocher de l'église de Sainte-Mère-l'Église. Mais la nouvelle avait été accueillie chez mon patron, propriétaire d'une ferme, avec plus de réserve. En effet mon employeur collaborait avec les Allemands. Ces derniers avaient été autorisés à camoufler leurs camions avec des branches de châtaigner, tout près de la ferme. Nous devions leur réserver les plus belles récoltes de légumes, nos plus belles volailles, le beurre et les œufs, et nous contenter de ce qu'il restait, mais surtout ne pas se plaindre.

Quand les Allemands ont eu vent de l'arrivée des Américains, ils ont volé les vélos et les chevaux pour s'enfuir un peu plus loin dans les terres. Nous avons été en somme très protégés en comparaison des habitants de la Normandie. Nous n'avons assisté à aucune bataille, ni subi aucun bombardement. Mon patron était le seul habitant du village

à avoir collaboré avec les Allemands. Autant dire qu'il n'a pas mis longtemps à déménager après la guerre. Après les quelques semaines qui ont suivi la Libération, je suis partie vers Rennes. Dix ans plus tard, j'ai rencontré par hasard la femme de mon ancien employeur au marché des Lices à Rennes. Elle vendait la production de la ferme qu'ils avaient acquise avec son mari, à leur arrivée à Rennes. Bien confuse de me retrouver face à cette femme, je feins de ne pas la reconnaître, contrairement à elle, qui insista et m'invita à venir lui rendre visite chez elle. Invitation que je déclinai avec empressement, vous pensez bien !»

☉ Texte écrit par M^{me} Anne-Marie Boulanger, résidente de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées Saint-Thomas-de-Villeneuve à Baguer-Morvan (35)

LA LIBÉRATION À SAINT-PIERRE-DE-PLESGUEN

« Les Allemands étaient partout. Certaines personnes se cachaient pour écouter la radio, la TSF, Radio Londres : "Ici Londres. Les Français parlent aux Français", ils donnaient des messages : "Les hirondelles arriveront tel jour", c'était codé. Moi c'était mon patron, il se mettait dans une pièce sombre et moi, je montais la garde. On était sur la route de Saint-Pierre, quand les Américains sont arrivés. C'était un moment très fort, on était contents mais on avait très peur : les Allemands étaient encore présents, ils étaient mauvais. Il y avait des tirs, beaucoup de victimes. On voyait passer le défilé de voitures et de tanks. Les Américains nous ont donné du chocolat et des chewing-gums, c'était la première fois qu'on en mangeait. Nous, nous leur portions des œufs. Le 6 août 44, les Américains sont arrivés à Cancale, il y a eu une cérémonie. Les FFI (Forces Françaises Intérieures) ont hissé le drapeau français sur le haut du clocher et ont demandé au Maire de Cancale d'enlever son écharpe. Cela a fait beaucoup de morts. À Saint-Malo, lors de la Libération, il y a eu des Malouins tués. Quand la guerre s'est calmée, il y a eu beaucoup de règlements de compte. Des filles ont eu le crâne rasé, alors qu'elles n'étaient coupables de rien. Après la Libération, on est restés longtemps dans la restriction car il manquait de tout. Pour mon mariage en 1947, la commune de Cancale nous a délivré un bon de vêtements : une paire de chaussures, 6 assiettes, 2 bols et une casserole. »

☉ Texte écrit par les résidents de la Maison d'accueil pour personnes âgées de Saint-Pierre-de-Plesguen (35)

LA LIBÉRATION À CANCALE ? UNE TRAGÉDIE

«Dimanche 6 août 1944. Les Allemands ont quitté le bourg. Les Américains sont en ville. Le drapeau français est aux fenêtres, un général américain doit être reçu à la Mairie. Jeannie et Gisèle ont 18 ans, André 17. Jeannie et André habitent à la Houle, Gisèle au Haut-Bout. Ce jour-là, ils sont contents, mais ne réalisent pas trop que c'est la Libération. Comme tous les dimanches après la messe, ils iront traîner rue du Port, les garçons d'un côté, les filles de l'autre bien sûr... Pour eux, pas de bistrot, ils n'ont pas d'argent, les adultes, si ! Hélas, rien ne s'est déroulé comme prévu. Pendant la messe, un vacarme épouvantable : encore un bombardement ! Des Américains dans la nef ordonnent aux fidèles : "Couchez-vous ! Couchez-vous !", et tous s'allongent le long des murs de l'église. Mais Gisèle est sortie pour aller chez sa tante. Voyant le carnage, elle s'enfuit par les champs. Lorsque le bombardement cesse, André redescend au port par le Vaubaudet. Plus tard, il apprend que son meilleur copain a été tué. Un autre a reçu de nombreux éclats d'obus au visage, il ne s'en est jamais remis. Le bombardement aurait été tiré par vengeance. Un groupe d'exaltés est monté au clocher de l'église pour hisser le drapeau français. Ce geste a excité les Allemands qui étaient au village voisin. Il y a eu de nombreux tirs, un obus est tombé place de l'église, tuant sur le coup 30 Cancalais de 4 à 60 ans. "On est tristes, on a perdu nos copains". Les voix trahissent l'émotion mais sont sans rancune : "Les Allemands faisaient leur travail mais les Russes, on en avait la trouille !" »



Le drame du 6 août 1944 à Cancale



Espérée pendant des mois, la Libération n'en est pourtant pas moins un moment plein de dangers pour une population parfois trop prompt à exulter. C'est ce que rappelle le drame survenu à Cancale dans la matinée du 6 août 1944, vers 10 h 30.

Alors qu'une foule compacte entoure une reconnaissance américaine, le drapeau français est hissé sur le clocher de l'église. Mais ce geste

patriotique alerte également les troupes allemandes en repli qui, en une ultime vengeance, parviennent à tirer un dernier obus. Celui-ci s'abat sur le pignon du mur d'une maison de la rue du Port. En explosant, le projectile tue plus de 30 personnes et en blesse 120 autres. Les obsèques ont lieu deux jours plus tard, comme un triste symbole d'un bien difficile retour à la Liberté.



Jeune prisonnier allemand, Saint-Malo, Ille-et-Vilaine (35), Bretagne, le 9 août 1944

© JOHN G. MORRIS (CONTACT PRESS IMAGES)

LE JOUR DE L'ARRIVÉE DES AMÉRICAINS À PLÉNÉE-JUGON

«Le jour où les Américains sont arrivés à Plénée-Jugon, les cloches se sont mises à branler. Nous ne voyions pas grand chose car nous étions dans la campagne et il fallait aller le long de la grande route pour les voir. Ils nous offraient du chocolat, des cigarettes et du chewing-gum. Les Allemands sont partis la nuit en laissant tout sur place, mais nous avons peur qu'ils reviennent.

À l'annonce de la Libération, nous nous sommes réunis dans les quartiers pour faire la fête.

Lorsque les prisonniers sont revenus quelques jours plus tard, nous sommes allés les chercher à la gare de Plénée-Jugon et avons chanté la Marseillaise tout le trajet du retour et ensuite fait la fête. C'était les jours les plus heureux car nous étions soulagés de les voir revenir.»

«Dans le coin de Moncontour, notre joie était amère car mon cousin a été tué la veille de l'arrivée des américains. Son patron qui l'accompagnait s'est caché sous son corps pour se protéger des rafales de mitraillettes.»

«Moi, j'habitais Paris et j'ai fait le tour de la ville avec la voiture de mon cousin et dansé toute la nuit.»

«Après la Libération, les vengeances ont commencé et certaines femmes ont été "toiletées" (cheveux rasés) car elles avaient collaboré de leur plein gré ou pas avec les Allemands. Quelques temps après, il y a eu beaucoup de mariages et de bébés. Les hommes étaient souvent plus vieux que les femmes. Ils avaient fait leur service militaire avant la guerre et ensuite ils étaient prisonniers. Les femmes étaient encore petites filles à leur départ et elles avaient vieilli de presque dix ans. Cette époque, nous ne pouvons pas l'oublier et ne souhaitons pas que cela se reproduise pour nos petits-enfants.»

52

☉ Texte écrit par les résidents du Foyer Logement de Plénée-Jugon (22)

CE JOUR-LÀ...

«Ce jour-là, ils s'étaient regroupés à la Grenouillère, à la sortie du bourg de Pléhérel (Fréhel aujourd'hui). Ils étaient arrivés la veille, juste après la messe, par la route de Matignon, de Saint-Malo, dans un long cortège, impressionnant, de jeeps, chars camions et matériels. Eux, c'étaient les soldats de l'armée américaine. Nous nous attendions alors au pire, cloîtrés par nos parents dans les maisons, du fait de la terreur qu'avaient semée des Allemands quelques heures plus tôt à Plévenon : n'avaient-ils pas, hier encore, mis en joue à la boulangerie, trois des nôtres dont mon père et le boulanger ? Chacun ne disait-il pas qu'ils étaient tous devenus comme fous ?

Non, ce jour-là, les Allemands, qui avaient quand même eu le temps de faire sauter en urgence la lanterne du phare du Cap Fréhel, de se débarrasser de leurs armes à la mer et de démolir une bonne partie de leurs

installations, hissèrent vite le drapeau blanc et se rendirent. Ils étaient près de 600. Les gars de Plévenon les gardaient, tous regroupés dans un champ, près de l'École des Sœurs, d'où ils partirent en camion, le jour même, Dieu sait où !

J'avais 21 ans, et alors que j'avais refusé auparavant d'accompagner au bal l'ordonnance d'un officier allemand, j'ai accepté d'offrir, ce jour-là, un baiser à un soldat américain, simplement un baiser, pour les remercier.

Ce jour-là, c'en était enfin fini de cette trop longue Occupation, de cette peur de tous les instants, des privations, des réquisitions pour les travaux de fortification du Cap Fréhel ou de défense des plages.

Demain ce serait le 15 août, Fête de la Vierge, l'Assomption et donc, à partir de maintenant, jour de la Fête de la Libération de notre commune ! Ce jour-là, c'était le 14 août 1944, nous avions tous entre 8 et 21 ans.

Quel beau jour ce fut, ce jour-là ! »

☉ Texte écrit par les résidents de la Résidence des Blés d'or à Fréhel (22) et publié dans le 25^e numéro du magazine régional «Bretagne ensemble»



La Libération : une joie douloureuse...



Les photographies prises en août 1944 témoignent de la joie des populations à l'arrivée des troupes américaines. Des drapeaux français, américains ou britanniques, parfois confectionnés depuis des semaines, sont fixés aux fenêtres. On chante, on rit, on embrasse les GI's de passage, on danse aussi alors que les Allemands avaient, durant quatre années, interdit les bals. La Libération est incontestablement une fête, au cours de laquelle on (re-)découvre aussi des goûts inconnus ou oubliés, tels ceux du chocolat ou des chewing-gums que distribuent abondamment les soldats américains aux populations qui se massent le long des rues.

Mais la Libération est aussi marquée par une

série de drames qui viennent noircir ces journées du mois d'août 1944. L'arrivée des troupes américaines est parfois précédée d'intenses bombardements de l'aviation ou de l'artillerie visant à déloger les Allemands de leurs positions, à les contraindre à se rendre ou à se replier : ces bombardements causent ponctuellement d'importants dégâts, dont les civils sont parfois les victimes.

Si les poches de Saint-Malo, Brest, Lorient ou Saint-Nazaire sont les plus touchées, elles ne sont pas les seules concernées, d'autant que les Allemands sabotent souvent ponts et installations avant de se retirer afin de ralentir la progression des blindés américains.



L'arrivée des Américains à Plévenon (22)

© MARIE AMIOT

LA LIBÉRATION DANS LE PAYS DE MAURON EN BROCÉLIANDE

M^{me} T., 10 ans en 1944, à Néant-sur-Yvel : *« On marchait sur la route de Ploërmel, les sœurs étaient derrière. On a vu un prisonnier arrivé avec une musette. Il avait l'air heureux et nous a dit : “Ça y est, je suis arrivé chez moi”. Nous on n'a pas osé bouger ni parler. Quand les sœurs sont arrivées, elles nous ont dit que nous aurions dû le féliciter et l'applaudir. Je n'ai jamais su qui était cet homme. Les Allemands avaient dessiné une croix gammée dans la cour de l'école, je trouvais ça beau, c'était bien fait ! Quand la sœur a vu ça, elle nous a interdit de parler, il y avait un mot qu'on n'avait surtout pas le droit de dire : “boche”, sinon on pouvait mourir, on avait peur de sortir. Les FFI¹ en voulaient au meunier parce qu'il donnait de la farine aussi aux Allemands. Il a fait de la prison pour ça. Ils auraient mieux fait de ne rien dire parce que grâce au meunier, on n'a pas manqué de farine pendant la guerre. Quand il est revenu au pays, il en pleurait, il disait : “Tout le mal qu'on m'a fait, et ma femme est morte.” »*

M^{me} J., 12 ans en 1944, à Saint-Jean-de-Villenard : *« On attendait les Américains sur la route. Ils nous jetaient des chocolats. Mais on restait quand même sur nos gardes, ils étaient noirs ! C'était la première fois qu'on en voyait, maintenant c'est différent. On criait tous : “On est sauvé !”. Certains leur jetaient des fleurs. »*

M^{me} H., 20 ans en 1944, à Mauron : *« Les Américains voulaient descendre Mauron, car des Allemands s'étaient cachés là. Le maire est arrivé avec son drapeau blanc. Il a demandé aux Américains de simplement arrêter les Allemands, pas de les tuer. Pendant ce temps, les Allemands sont tous partis. Il y a eu une rafle dans le canton, je me souviens avoir vu les 50 personnes arrivées de Guilliers à pied. Ils sont restés trois jours à Mauron avant de prendre le train et de partir vers les camps, c'est dur vous savez. »*

M^{me} T., 9 ans en 1944, à Mauron : *« Il y en a, on leur coupait les cheveux, ça s'est passé à Mauron. »*

🕒 Témoignages des résidentes de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes de Mauron (56)

SOUVENIRS DE LA LIBÉRATION À MÛR-DE-BRETAGNE

« J'avais 22 ans au moment de la Libération. J'avais refusé le STO², et j'étais rentré dans les Forces Françaises de l'intérieur en 1942³. J'avais pris un nom d'emprunt et déménagé dans une autre commune. Avant la Libération, il y a eu beaucoup de bombardements. Les Allemands abattaient des arbres pour empêcher les alliés de progresser. De nombreux massacres ont été commis. Quant à moi, je travaillais dans les champs la journée et la nuit je réceptionnais des marchandises parachutées par les Anglais : des armes, des munitions et de l'argent. Ensuite nous remettions cela aux collègues FFI dans toutes les communes environnantes.

¹ Voir p. 38

² Voir p. 16

³ NDLR : les Forces françaises de l'Intérieur (FFI) n'existent pas encore à cette date. Cette structure n'apparaît qu'en février 1944 de la fusion de plusieurs mouvements de Résistance.

Le 3 août, Mûr-de-Bretagne est libre. Pourtant les combats continuent ; l'objectif est de retarder l'ennemi, qui se rend à Lorient. Cinq maquisards sont pris à revers par les Allemands. Les esprits restent marqués par ce massacre, et sur le lieu de cette tragédie, on y a placé une stèle. À partir du 4 août 1944, les FFI ont été mobilisées; pour notre part, nous étions environ 250 réunis à l'école Saint-Joseph de Mûr-de-Bretagne. Puis, nous nous sommes retrouvés à Loudéac; nous avons pu former 3 bataillons. Nous avons été envoyés sur le front de Lorient, pour bloquer le port. Sur la route menant à Lorient, à notre tour, nous avons réquisitionné des véhicules et des armes, aux Allemands. Je me souviens très bien avoir fait prisonniers 5 généraux allemands, sur le point de partir. Nous sommes restés mobilisés environ 1 an à Lorient, avant de pouvoir rentrer chez nous. »

☉ Texte écrit par M. Emile Le Marchand , résident de la maison de retraite Le Cosquer à Le Quillio (22)



La Libération : des combats parfois sanglants



Au moment où les blindés américains pénètrent en Bretagne début août 1944, les forces allemandes savent ne pas pouvoir défendre l'ensemble de la région : l'occupant décide de concentrer ses troupes dans les principaux ports, transformés en « forteresses » défendues aussi bien du côté de la mer que face à un ennemi venant de la terre. Mais les Allemands ne se replient pas sans combattre, n'hésitant pas d'ailleurs à user de civils comme boucliers humains sur leurs véhicules, à ouvrir le feu sans distinction dans les villes et villages qu'ils traversent. De sanglants combats ont lieu un peu partout en Bretagne, entre Résistants et troupes ennemies en route vers Saint-Malo, Brest, Lorient ou Saint-Nazaire. À Merdrignac, le 3 août, une dizaine de FFI et de civils sont tués ou blessés par une de ces colonnes allemandes se retirant vers la future « poche de Lorient ». À Saint-Pol-de-Léon, si la

garnison allemande a évacué la ville le 4 août, des soldats traversent la ville plus tard dans la journée et tirent sur la foule : 11 personnes sont tuées, dont le maire, Alain Budes de Guébriant. À Plouvien, près de Brest, alors que les premières troupes américaines sont passées le 7 août, une colonne allemande se repliant de Morlaix vers Brest se présente le 8 : en l'espace de quelques heures, ce sont plus de 30 civils qui sont exécutés. Sur la côte, des poches de résistance allemande se constituent aussi autour de quelques points fortifiés : autour du cap Fréhel et de Paimpol jusqu'aux 15 et 17 août, autour de Concarneau jusqu'au 25 août. Si certaines îles bretonnes telles Bréhat ou Ouessant sont abandonnées par l'occupant à la fin de l'été, Belle-Île, Groix, Houat et Hoëdic sont intégrées dans la « forteresse » de Lorient par les Allemands : elles ne sont libérées qu'en mai 1945.

SOUVENIRS DE LA LIBÉRATION À SAINT-GUEN

« J'avais 20 ans au moment de la Libération. J'avais refusé le Service du travail obligatoire; j'étais donc un "réfractaire". Le 3 août 1944, j'étais occupé dans les champs appartenant à la ferme de mes parents. Les Allemands sont arrivés, ils réquisitionnaient des hommes pour cacher ou détruire les armes en leur possession. Ils sont venus dans la ferme de mes parents et m'ont demandé de les suivre. Ils réquisitionnaient par trois, un homme, un voiture, un cheval dans des fermes différentes. Dans la forêt de Saint-Gérand (56), nous étions cinq hommes à qui les Allemands ont demandé de creuser des trous pour y enfouir les armes, puis nous devions reboucher. À cette période-là, il était courant de demander cela; ensuite les Allemands mettaient le feu pour détruire toutes les armes. Cela faisait un bruit épouvantable. Les Allemands étaient commandés par un jeune homme, d'une trentaine d'années, parlant très bien le français. En fin d'après-midi, il nous a dit: "Raus". Nous nous sommes toujours demandés pourquoi il nous avait demandé de partir, mais il nous a certainement sauvé la vie.

Le lendemain, nous apprenions la Libération de la Bretagne. Les combats n'ont pas cessé pour autant. Bien d'autres massacres ont été commis jusqu'au départ complet des Allemands. Ceux-ci fuyaient vers les côtes bretonnes pour gagner les ports et partir par la mer. À l'annonce de la Libération, à Saint-Guen (22), les habitants attendaient les Américains avec des fleurs et des drapeaux français. Or, ce sont les Allemands qui sont passés. »

☉ Texte écrit par M. Fernand Valy, résident de la maison de retraite Le Cosquer à Le Quillio (22)

57

LA LIBÉRATION À TROGUERY

« Dans mon village de Troguery, canton de la Roche-Derrien (22), ce fut le 15 août. J'allais avoir 17 ans, je venais de terminer ma seconde au Collège moderne de Tréguier après avoir passé le concours pour devenir élève maître le 6 juin 44 (Pétain avait supprimé les Écoles Normales en 40) !. Ma mère m'avait ordonné d'aller à la messe. À l'entrée de la ferme des Coadou je rencontre un soldat et ingénument je lui demande : " Are you American ? ". Nous savions qu'ils approchaient, il y avait chez nous une TSF, mais déjà des maquisards habillés en militaires avaient circulé sur la grand'route en jeep et là, c'était mon premier Américain. Autour de l'église il y avait plein d'autres GI avec qui j'ai tenté d'utiliser mon anglais livresque. L'un d'eux m'a demandé si j'avais " a wireless ". Je suis retourné chez moi prendre mon dictionnaire et constater que c'était la radio (sans fil !). Je n'ai fait qu'un passage rapide à l'église où l'Abbé B. s'était exprimé en anglais pour les soldats qui assistaient à la messe. Il était plutôt pétainiste mais là, le vent tournait. Très vite je suis sorti fumer mes premières cigarettes blondes, distribuées généreusement. Quelques GI m'ont donné leur adresse aux USA mais elles étaient incomplètes... De retour à la maison il y avait d'autres soldats dont un petit Noir qui parlait à ma soeur aînée qui " causait " un peu l'anglais. Tout le monde était content, il y avait du chocolat et pour la première fois du café en poudre. Dans leurs rations il y avait de tout,

y compris du papier hygiénique et des préservatifs, sans compter les conserves diverses. Ce qui tranchait aussi c'était leurs uniformes bien taillés, leurs chaussures silencieuses, leurs véhicules jeep et GMC. Leur odeur n'était pas celle des Allemands que nous cotoyions depuis 4 ans et que nous assimilions à celle de la choucroute. Ils nous ont vite quittés pour aller sur Lézardrieux et Paimpol où les "boches" résistaient encore. En soirée sur la nationale on a vu des camions de prisonniers passer, on n'a pas hésité à leur balancer des cailloux, c'était sans doute idiot mais ils nous en avaient fait baver. Dernier petit détail : rencontrant un GI dont le bras était bandé et un peu sanguinolent, je lui demandais : "Where were you blessed ?". Il me dit : "Nowhere". Je venais d'utiliser un "faux ami", "to bless", c'est bénir alors que "to wound", c'est blesser. »

☉ Texte écrit par M. Roger Leroux

LA LIBÉRATION ENTRE CARHAIX ET CALLAC

« Un beau matin de 1944, le petit village où j'habite est réveillé par un bruit infernal qui monte de la route longeant l'Hyère entre Carhaix et Callac. Quelqu'un dit que ce sont les Américains qui arrivent. En un temps record, tout le village est au bord de la route et là, on voit et on entend... Des gens qui nous donnent du "chocolat", "ils vont faire revenir ton père qui est prisonnier en Allemagne". Ils sont gentils ces Américains. Ils roulent dans de drôles de petites voitures. Il y en a même qui sont noirs. Ils ne parlent pas comme nous. C'est drôle, des Américains. Je me souviens très bien du nom et de la personne qui avait partagé le chocolat entre les gamins du village. Ce souvenir, vieux de 70 ans, est resté gravé dans ma mémoire comme s'il datait d'hier. Quel événement pour le gamin de 7 ans que j'étais ! »

☉ Texte écrit par Jean Caradec



FFI à Châteaulin (29) à la Libération

© ARCHIVES LE DOARÉ

LA LIBÉRATION À AURAY

« En mai 1944, j'avais cinq ans, trop jeune pour comprendre les enjeux du conflit, assez âgée pour me rendre compte de ce qui se passait : la fin d'une guerre qui avait dévasté le monde et qui allait prendre fin. J'habitais alors à Auray, très près de la caserne Duguesclin où séjournèrent les troupes allemandes. J'étais aux premières loges pour constater les horreurs des événements qui marquaient alors la Libération. Nous vivions dans un modeste rez-de-chaussée, rue du docteur Jardin appartenant à Mesdemoiselles L. car mon père, jeune médecin, n'avait pas assez de ressources pour s'offrir mieux. Ces vieilles demoiselles étaient de Lorient, repliées sur Auray à cause de l'Occupation allemande.

Chaque matin, j'assistais à la marche, au pas de charge et en musique, des athlètes allemands en superbe tenue, entièrement blanche et j'avais du mal à imaginer que c'étaient ceux-là mêmes, en uniforme verdâtre, qui se comportaient brutalement avec les Alréens. Lorsque la nuit de la Libération est arrivée, mon père était absent, appelé pour un accouchement aux Quatre chemins de Belz. Nous étions seuls, mon jeune frère et moi, repliés au premier étage dans la chambre des vieilles demoiselles. Ce que j'imaginai c'est qu'au second, à la hauteur des mansardes se trouvaient les trois fils M. avec leur maman. C'étaient des résistants et à part nous, les deux enfants, personne ne connaissait leur présence. Nous risquions tous très gros s'il arrivait que les Allemands les découvrent. Déjà leur papa, un brave homme, hélas un peu porté sur la bouteille, avait été fusillé, un matin où en vélo, il gagnait la gare où il était cheminot. Encore perdu dans les brumes de la "cuite" du soir précédent, il n'avait pas assez rapidement sorti son laisser-passer.

Tout à coup, panique à bord, nous entendons les bruits de bottes et les voix menaçantes des Allemands. J'aime autant vous dire que les prières de maman et des autres s'étaient accentuées. Elles s'attendaient au pire. Grand bruit dans les escaliers, ils avaient gagné le premier étage en proférant des menaces dont je ne comprenais pas le premier mot. À cet instant, un des jeunes résistants de là-haut leur a répondu, avec courage et en allemand bien sûr, que tout allait bien, que l'un d'entre eux étaient là-haut et qu'il n'y avait rien de plus. Alors, les bruits de bottes se sont faits plus faibles car les soldats avaient rejoint le rez-de-chaussée. Ils se sont attardés un long moment. Ce que nous ignorions, c'est qu'ils avaient mis le feu au cabinet de mon père. Ils avaient accumulé sur le bureau, les Vidal et autres dictionnaires médicaux, mais ils en avaient trop mis. Le feu s'était éteint de lui-même, perçant seulement un grand trou dans le meuble.

Le lendemain matin, lorsque nous avons enfin osé descendre nous avons compris que nous l'avions échappé belle. En effet, papa, comme tout médecin, avait droit à des bons d'essence spéciaux et un grand baril de carburant était dissimulé derrière un classeur de documents et dossiers des patients. Puis, tout à coup, des cris ont retenti en bas, accompagnés par le ronronnement de véhicules motorisés. Nous avons craint un retour des SS Alors nous n'étions pas très fiers à nouveau. Nous nous sommes tout de même mis à une fenêtre. C'est là que j'ai aperçu une jeep avec un grand Noir, souriant de toutes ses dents, chocolat, cigarettes et chewing-gum à la main. Un des jeunes de là-haut a crié : "Hourra ! Nous sommes libérés enfin. Ce sont les Américains."

Nous sommes sortis aussitôt et j'ai reçu ma première gomme à mâcher, que j'ai consciencieusement avalée, croyant que c'était un bonbon. Bien sûr le GI a bien ri ! J'ai tout de même eu droit à une barre de chocolat.

Pour une petite fille de cinq ans, quelle aventure ! Hélas, presque aussitôt une période sinistre d'épuration commença. Aux soldats ont succédé les carrioles et voitures avec les femmes tondues et couvertes de mercure au chrome. Cette période-là a vu s'accomplir nombreux actes de violence. Ce ne fut pas une bien jolie période. Parmi ces femmes, certaines avaient passé de bons moments avec les occupants et même trahi la France ; c'est sûr mais après tout, celles qui avaient aimé certains soldats n'avaient pas grand-chose à se reprocher. L'amour ne connaît ni les barrières des races, ni celles de l'âge. »

☉ Texte écrit par M^{me} Anne-Marie Cadoret, résidente de la maison de retraite Orpea de Vannes (56)

Rompre avec quatre années d'Occupation

Avant même parfois l'arrivée des troupes américaines, les représentants de la Résistance ou du Gouvernement provisoire de la République française du général de Gaulle s'emparent des pouvoirs locaux début août 1944 : des commissaires de la République remplacent les préfets de Vichy, tandis que des Comités départementaux ou locaux de Libération (CDL ou CCL) permettent d'éviter la mise en place en Bretagne d'une administration américaine. Ce sont ces nouvelles autorités légales qui permettent le retour à un ordre républicain, y compris en encadrant l'épuration, à l'œuvre depuis plusieurs semaines.

En effet, dans le cadre d'une épuration « populaire », on assiste, depuis le mois de juin 1944, à des tontes de femmes notamment accusées de « collaboration sentimentale » avec l'occupant, des attentats contre les biens des « collabos » réels ou supposés, des exécutions sommaires parfois. Il s'agit de punir ceux que l'on considère comme de « mauvais Français » qui, par leur com-

portement durant quatre années, ont contribué à accroître les souffrances de la population. En quelques semaines, on dénombre ainsi quelque 580 exécutions sommaires et de l'ordre de 270 cas de tontes en Bretagne.

Les autorités de la Libération font tout, cependant, pour que cette épuration, jugée indispensable, se fasse dans le cadre judiciaire des cours spéciales (cours de justice et chambres civiques) mises en place alors. Trente-et-un des 144 collaborateurs condamnés à mort par ces tribunaux en Bretagne entre l'automne 1944 et l'été 1945 sont exécutés. L'épuration touche aussi l'administration (31 gendarmes et 30 fonctionnaires de l'Instruction publique sont sanctionnés dans les Côtes-du-Nord), le secteur économique (138 établissements sont fermés dans le même département, dont une centaine de cafés). Nombre de journaux disparaissent aussi : la Dépêche de Brest laisse la place au Télégramme, L'Ouest-Éclair à Ouest-France.



Quai général de Gaulle à Châteaulin (29)
à la Libération

© ARCHIVES LE DOARÉ

LA LIBÉRATION À HENNEBONT

« J'occupais la rive droite avec mes parents mais fut conduite rive gauche chez mes grands-parents dès juillet 1944. Le pont entre les deux rives sauta le 7 août, les premiers Américains de Normandie étant arrivés. Les Hennebontais étaient réfugiés dans leur abri creusé dans les jardins, recouvert en planches d'épaisse épaisseur chez mon père, artisan ébéniste. »

☉ Texte écrit par Mme Burel de la maison de retraite Orpéa de Vannes (56)

LE JOUR TANT ATTENDU...

« Ce jour-là, il faisait chaud sur Seglien. Cette après-midi-là, nous étions au champ, quand, sur le chemin qui le longeait, des chars américains en grand nombre défilaient dans un vacarme effrayant et bruyant mais dès que nous avons compris qui ils étaient, nous étions heureux de les voir débarquer dans nos campagnes. »

« Ils arrivaient de Pontivy. Deux éclaireurs sont arrivés dans Plouay par la route de Bubry. Ce jour-là, je m'en souviens encore, je faisais les vitres du bar que tenaient mes parents. Ils sont entrés l'air de rien. Ils avaient soif et ont su nous demander de quoi boire. Beaucoup d'autres ont suivis dans Plouay avec des jeep. C'était la joie dans le bourg, tout le monde sortait sur la place pour faire la fête. Ensuite les Américains ont monté un hôpital à la sortie du bourg. »

« J'avais neuf ans. Je m'en souviendrai toujours des trois jours avant la libération du bourg. Un copain de mon frère voulait aller couper du bois avec une hache. Mon frère lui ne voulait pas... Par vengeance, il m'a coupé les doigts. J'ai attendu plusieurs jours ainsi, ce sont des Américains qui m'ont emmené dans leur jeep à l'hôpital de Kerouan, route d'Inzinzac, qu'ils avaient construit. Là-bas ils m'ont opéré; grâce à eux j'ai gardé ma main. Ces Américains m'ont gâtée, j'ai eu du chocolat, des gâteaux, des oranges, mais aussi j'y ai découvert le chewing-gum. »

« Les Américains progressaient vers Lorient, nous étions dans le champ, lorsque cinq Américains sont venus nous voir en nous disant : “ You speak English ? ”. C'est la première phrase en anglais que j'ai entendue et je m'en souviens encore ! Ils avaient soif, nous leur avons donné du cidre et ils ont beaucoup apprécié car nous en ont redemandé. Ensuite près de Pont-Scorff, ils ont bâché l'étang de Kersalo, pour que les lumières ne se reflètent pas dedans ! »

« À Lanvaudant les Allemands avaient construit un bunker, j'ai vu un avion faire du “ rase-motte ” et ils ont tué l'Allemand qui se trouvait dessus, j'ai eu vraiment très peur. »

☉ Témoignages des résidents de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes de Plouay (56)

LE 15 AOÛT 1944 AU RELECQ-KERHUON

« Les Allemands occupaient Brest et ses alentours. Ils étaient présents au Relecq-Kerhuon. Ce jour-là, l'ordre est donné à toute la population d'évacuer la commune avant midi, car ils prévoyaient de faire sauter le pont de Plougastel. Chacun se prépare à partir dans la consternation et la peur les plus totales. Chacun rassemble quelques affaires dans les valises ou les brouettes. Quelques charrettes tirées par les chevaux encore disponibles prennent en charge les personnes âgées.

Nous avons traversé le pont de Plougastel. L'itinéraire n'était pas libre. Nous nous suivions tous par les petits chemins, de Plougastel à Landerneau. Le pont a sauté à midi précise !...

Nous avons dormi dans un champ de blé nouvellement fauché. Pour les enfants que nous étions, c'était presque "la fête". En arrivant à Landerneau le lendemain, nous avons rencontré les premiers chars américains, libérateurs à nos yeux. À cette période, la solidarité primait ; nous avons aménagé dans une baraque dans la propriété du patron d'un cousin de ma mère, jardinier dans cette propriété. Nous y sommes restés 15 jours. Les baraques voisines étaient occupées par les Américains, qui ont partagé leur nourriture. Nous n'avions rien, si ce n'est les quelques vêtements que nous avons pu emporter. Chacun allait où il pouvait : les sœurs de ma mère ont poursuivi leur route jusqu'à Saint-Pol-de-Léon. Mon père et un oncle ont rejoint les FFI à ce moment-là. Au bout de 15 jours, nous avons pu regagner notre domicile, qui avait été visité... jusqu'aux armoires aux portes éventrées à coup de bottes !... Ils avaient fouillé dans les trésors de la petite fille que j'étais !... La vie a repris son cours ensuite, doucement. Nous étions tout près de Brest, ville libérée mais anéantie. Est venu ensuite le temps de la reconstruction, lente et laborieuse. »

64

☉ Texte écrit par une résidente de la Maison d'accueil rurale pour personnes âgées de Ploudaniel (29)

LA LIBÉRATION À PLOUDALMÉZEAU ET ALENTOURS

« Nous avons tous entre 15 et 30 ans en 1944, et après de longues années de peur marquées par l'Occupation, la Libération de la Bretagne fut pour nous synonyme de joie. Nous nous souvenons encore du bruit des sirènes annonçant les bombardements de Brest et ses environs, la précipitation dans les abris de fortune sous des tas de foin, dans les caves ou encore allongés dans les talus. »

« Je me souviens du jour où les résistants avaient entrepris de libérer Ploudalmézeau, dit M. Arzel, avec une mitrailleuse posée sur une camionnette Bedford. Elle a traversé le bourg en tuant un soldat russe, aussitôt il y eut les représailles avec l'arrestation d'un jeune civil, Gabriel B. qui fut torturé et abattu par la suite. »

M^{me} Abily se souvient de la moisson à Plouguin, les vents étaient au nord. « Je n'oublierai jamais le bruit du convoi et des pas des Allemands partant de Saint-Pabu, ils résonnent encore dans ma tête. »

M^{me} Colin nous raconte son été forcé à Gouarec au pensionnat : « *Juillet 44, 2 ans sans rentrer à Brélès (faute de train), nous étions une dizaine de filles dans le même cas. Un jour nous sommes allées voir le campement des Américains installé le long du Blavet pour leur donner des œufs (ils en raffolaient), et en échange, ils nous ont donné du chocolat, des chewing-gums et des cigarettes. Ce fut l'unique fois que j'ai fumé de ma vie !* »¹

M. Trébaul, 99 ans, se remémore qu'il était recherché pour travailler en Allemagne. « *Mon père ne voulant pas que je parte m'a ordonné de me cacher dans une ferme à Porspoder. À ce moment là, les Allemands commençaient à se débiter, les Américains sont arrivés, ce fut la joie, la vie a continué en attendant le retour de nos prisonniers...* »

🕒 Témoignages des résidents de la maison de retraite Alexis Julien de Ploudalmézeau (29)

LA LIBÉRATION À CLÉDER ET ALENTOURS

M^{me} Marguerite C. : « *En 1944, j'avais 19 ans. J'habitais la ferme de Kermaal avec mes parents. Au mois d'août, au moment de la moisson, les Allemands sont partis, on nous avait dit qu'ils allaient passer par Cléder pour rejoindre Brest. On entendait du bruit, on a eu peur, alors on s'est cachés dans un champ dans une botte de paille. Ma sœur avait été appelée pour aider une famille parce que les Allemands étaient chez eux et ils croyaient qu'ils allaient les tuer mais ils ne l'ont pas fait. Comme on était cachés, ils ne nous ont pas vus et ils sont passés assez vite.* »

M^{me} Francine O. : « *Moi, j'avais 19 ans aussi et j'habitais Trézilidé. On faisait la moisson ce jour-là. On était à table et ma mère avait préparé de la purée et du saucisson quand un voisin est venu nous dire : "Un de Kerviliou a été tué mais je ne sais pas qui c'est !" , alors on a laissé le repas et nous sommes partis nous cacher avec mes parents et les voisins dans un bois près de Berven. On n'a pas écouté un de nos voisins qui disait de ne pas partir et qui est resté tout seul. On est restés cachés toute la journée car les Allemands allaient et venaient, ils ont mis le feu à un champ de blé dans le quartier de Kérizur. Nous avons appris par la suite qu'à Plougoulm, Hervé K. de Kerguiduff était sorti sur la route en croyant que c'était les Américains qui passaient et il a été fusillé. Mon fiancé qui faisait partie des FFI, est allé se cacher dans un bois de Plouénan, il n'a pas été découvert.* »

M^{me} Isabelle E. : « *J'avais 13 ans en 1944, j'étais encore à l'école. Mon père avait été réquisitionné dans un camp où il devait aller travailler tous les jours à partir de 17 h mais à la naissance de ma petite sœur, il a pu quitter ce camp. Je me souviens que le blé était déjà haut dans les champs le jour où on nous a dit que les Allemands s'en allaient. Nous avons été nous cacher dans un champ de Kermargar dans lequel nous sommes restés de 11 h du matin à 17 h tandis que ma grand-mère était restée à la maison. Les Allemands*

¹ NDLR : les Américains ne sont pas encore en Bretagne en juillet 1944. Cette scène a sans doute lieu en août, probablement même après le 15 août.

sont passés sur le talus du champ où nous étions sans nous voir. Mon grand-père nous avait dit de rester allongés, ensuite nous avons gagné un autre champ dans lequel nous avons construit une cabane pour passer la nuit. Nous avons su qu'un homme, M. C., avait été exécuté par les Allemands ainsi qu'un neveu et petit-neveu car ils ont crié : "Vive les Américains !" et c'était une colonne d'Allemands qui arrivait, leur maison a brûlé. Quelqu'un avait caché un drapeau français dans le cimetière, les Allemands l'ont découvert. Un frère de l'école Notre-Dame-d'Espérance de Cléder, M. B., qui sortait sur la route a été fusillé. Oh, on a été marqués par tout ce qui s'est passé ! »

M^{me} Mathilde C. : « J'avais 23 ans en 1944. Je suis née dans le moulin de Milin Dour à la limite de Plouvorn et Plouénan. À côté du moulin, il y avait une prairie où les Allemands sont venus rechercher François-Louis S., qu'ils soupçonnaient d'appartenir à un réseau de Résistance. Nous avons une peur bleue car mon père cachait de la farine sous la paille pour qu'elle ne soit pas réquisitionnée par les Allemands. Ils nous ont interrogés et comme ils n'ont pas trouvé François-Louis, ils ont tué son frère alors qu'il n'avait rien à voir. Une fois, j'ai été arrêtée alors que je me rendais à un service pour les défunts à l'église à 10h le matin, le soldat allemand m'a dit : "Restez là, ne bougez plus". Au bout de 2 heures, il m'a relâchée, j'ai eu très peur. »

M^{me} Marie B. : « En 1944, j'avais 22 ans. Je me souviens que nous étions au bord de la route où devaient passer les Allemands mais il se sont trompés de route à Tréflaouéan et ont pris un autre chemin, celui qui passe par Beg Avel, Noguellou et Leslaou, du coup, les gens croyaient que c'était les Américains qui passaient. Huit personnes ont été tuées et une maison de Noguellou qui avait un toit de chaume a été brûlée. On était le 8 août. Moi, je suis restée à la maison avec mes parents. Ce ne sont pas de bons souvenirs. »

M^{me} Marie F. : « J'avais 24 ans cet été-là, avec mon mari et mon fils de 15 mois, nous avons été nous cacher dans une garenne à Bournazou en entendant les Allemands monter la côte de Brélévénez. Ils se dirigeaient vers Plouescat car ils allaient sur Brest. Nous avons retrouvé à la Garenne tout le village, c'est-à-dire 5 fermes. J'ai réalisé alors que j'avais oublié le biberon de mon garçon sur la table de la cuisine, mon mari est parti le chercher et est revenu sans se faire voir des Allemands. Mes beaux-parents qui coupaient le blé, se sont cachés dans les bottes de paille. Nous sommes restés cachés toute la nuit. Nous ne sommes revenus à la maison qu'au matin. Là, nous avons appris qu'à Croaz ar Bandu, les Allemands avaient fusillé une mère et son fils. Je m'en souviens comme si c'était hier malgré mes 96 ans. »

🌀 Témoignages des résidentes de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes de Mestioual à Cléder (29)



Une femme arrêtée pour collaboration, place du Calvaire, Rennes (35), Bretagne, le 4 août 1944

© JOHN G. MORRIS (CONTACT PRESS IMAGES)

LA LIBÉRATION DE DOUARNENEZ

« Elle a eu lieu du 4 au 8 août 1944, j'étais une petite fille de douze ans. Mon père était lieutenant et il s'est plongé dans la Résistance avec tout son cœur et moi aussi. Il m'a donné des tâches à exécuter c'est ainsi que seule, j'ai convoyé en plein jour deux parachutistes américains depuis la gare de Douarnenez jusqu'à la maison (2 km). Le port était miné, les Allemands n'ont pas eu le temps de tout faire sauter avant de partir. Les résistants de l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) ont lutté de toutes leurs forces faisant de nombreux prisonniers Allemands mis dans des camions. La population et moi-même leur lancions des crachats, des tomates pourries car nous avons souffert pendant quatre ans. Les Allemands avaient pris le temps de brûler plusieurs maisons avant de partir, un canon canardait à l'angle de la rue Berthelot et les résistants canardaient à travers les persiennes et les Allemands tombaient comme des mouches. Le 8 août au centre-ville, dix femmes qui avaient eu des relations avec les Allemands sont tondues sous les applaudissements de la population puis les mains attachées par des cordages, on les promenait en ville. C'était terrible, moi je pleurais, je ne comprenais pas ce qui se passait. Enfin, le calme est revenu. Le général de Gaulle est venu à Douarnenez sur la place du marché pour la cérémonie et il a décoré mon père de la Légion d'honneur et de la médaille de la Résistance. Quant à moi, j'ai reçu un baiser du général de Gaulle (un mètre 95 s'est penché sur la petite fille que j'étais), je m'en souviens encore. Il y aurait tant à dire sur cette époque critique mais plus jamais ça mon Dieu ! »

68

☀ Texte écrit par M^{me} Marie-Hélène Ferrant, résidente de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes Les Bruyères à Quimper (29)

« MISE EN MOTS » DE LA LIBÉRATION

« Nous habitons à Combrit, à la campagne. Nous avons entendu les cloches du bourg et des villages voisins carillonner comme pour un mariage. Nous avons vite compris qu'elles nous annonçaient la fin de cette horrible guerre. Nous les avons entendues toute la journée. Nous avons aussi appris la Libération par la radio, les journaux. Les habitants du village allaient de ferme en ferme, de maison en maison annoncer la bonne nouvelle. Nous avons besoin d'en parler pour y croire réellement. C'était la fête. Les jours suivants, un grand bal a réuni tous les habitants de la commune, les soldats revenus de la guerre. Nous avons mis nos belles coiffes, fait la fête, chanté, dansé. C'était une fête merveilleuse. Je devais avoir une dizaine d'années, notre père nous avait dit que les cloches annonçaient la fin de la guerre. Quand on voyait les occupants se sauver, on les narguait, on n'avait plus peur, on leur chantait des refrains pas très sympathiques en breton. Ils ne pouvaient pas les comprendre de toute façon. Les jours suivants nous avons souvent croisé la gendarmerie qui sillonnait la campagne et ramenait les soldats libérés chez eux. À chaque fois, c'était la fête dans le quartier. Après les premiers jours de fête, nous avons retrouvé la peur,

l'angoisse. Les événements, le besoin de vengeance des gens faisaient peur. Nous avons vu des scènes horribles : des femmes tondues, des jeunes filles, accusées d'avoir trahi les résistants, assassinées. Les gens racontaient, nous ne savions plus ce qui était vrai ou pas.

Nous attendions le retour des résistants déportés, certains de l'Île-Tudy ne sont jamais revenus. Certains sont rentrés de la guerre, on les sentait malheureux, traumatisés, on ne savait pas que leur dire. Eux ne voulaient pas raconter. Tout le monde était mal à l'aise. Nous avons mis quelques mois avant de retrouver une vie normale mais la peur est restée. »

« J'habitais Quimper. J'ai appris la Libération par la radio, les voisins, le bruit dans les rues, les cris, les chants, la musique que nous n'avions pas entendue depuis très longtemps car les Allemands avaient interdit tous les rassemblements. Nous avons pensé que la vie allait changer tout de suite : finis les tickets de rationnement, les rafles, les arrestations non justifiées. Je me disais que je ne devrais plus prendre le vélo, descendre dans les villages voisins pour échanger du ravitaillement avec les paysans. Je n'aurais plus à pédaler, avec la peur de tomber sur une patrouille allemande. Je pensais que nous allions pouvoir aller dans un magasin acheter notre lait, nos légumes dès le lendemain. Enfin terminé le troc pour se nourrir. Je me souviens qu'une fois le paysan m'a proposé ses produits contre une chaîne pour attacher les vaches. La vie a changé en effet. Les Allemands qui restaient ont été arrêtés, faits prisonniers, amenés à la caserne à Quimper, à la gare. Les gens leur crachaient dessus, les injuriaient, les agressaient. Chacun réglait ses comptes. Les femmes étaient tondues, les collabos arrêtés, battus.

Nous avons vécu une autre période de peur, peur de la délation, de la trahison, d'être accusés de n'importe quoi par n'importe qui. On avait l'impression de vivre hors la loi, hors du temps. " Motus et bouche cousue ", nous avons vécu ainsi quelques temps après la période de joie de la Libération. Le retour des déportés nous a beaucoup marqué. Mon père et mon frère ne sont jamais revenus, ce fut un moment très douloureux. Nous avons mal, nous étions pleins de haine, de besoin de vengeance. C'est toujours là. »

🌀 Témoignages des résidents de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées de Combrit (29)



Fête du retour des prisonniers de guerre, Montreuil-le-Gast (35), le 16 août 1945



La Libération... Mais pas la fin de la guerre



La Libération de la quasi-totalité de la Bretagne au cours des mois d'août et septembre 1944 ne marque en aucun cas la fin de la guerre. Non seulement les anciens résistants, incorporés au sein de l'armée française en voie de reconstitution, poursuivent les combats aux côtés des troupes américaines sur les fronts de Lorient et Saint-Nazaire, mais les difficultés économiques restent entières. Les tickets de rationnement ne disparaissent d'ailleurs que fin 1949. En raison des destructions (52 000 immeubles ont été totalement détruits dans la région), nombre de réfugiés venus des grandes villes ne peuvent regagner leurs logements tandis que les transports restent perturbés par les effets des bombardements et sabotages des ponts et des voies ferrées par les Alliés et la Résistance au cours de l'été 1944. Sur les côtes bretonnes, les mines se comptent par

dizaines de milliers : les accidents de déminage ne sont pas rares d'ailleurs, frappant sans distinction prisonniers allemands employés à cette tâche particulièrement dangereuse, comme civils français. À Santec, dans le nord Finistère, un démineur allemand et 16 civils sont tués le 16 septembre 1944 par l'explosion des 3 800 mines déjà retirées de ce secteur.

Surtout, la Libération ne marque pas le retour immédiat des dizaines de milliers de prisonniers de guerre bretons retenus en Allemagne, non plus que des milliers de déportés politiques et des centaines de déportés raciaux. Si presque 50 % des résistants bretons déportés reviennent des camps de concentration nazis à partir du printemps 1945, 95 % des Juifs arrêtés en Bretagne sont morts dans les camps d'extermination.

Rennes, Ille-et-Vilaine (35), le jour de sa libération par les Alliés, Bretagne, le 4 août 1944

© JOHN G. MORRIS (CONTACT PRESS IMAGES)



12--J.M.-K

EN 1944 À MERDRIGNAC ET ILLIFAUT

M. G., 19 ans en 1944, à Merdrignac : « *La Libération, c'est aussi les mariages en série. Lorsque les prisonniers sont revenus, ils nous ont raconté des choses horribles¹. Il y avait des faux patriotes qui ont brûlé les pieds de deux fermiers car ces personnes collaboraient avec les Allemands. La fille devait apporter des fagots pour alimenter le feu. Six femmes ont été tondues, pour la plupart d'entre elles, ce n'était pas juste. Une nuit j'ai entendu les chiens aboyer toute la nuit, il se passait quelque chose dehors. Le lendemain mon père me demande d'aller ferrer le cheval au village. Sur le trajet je dois traverser un petit bois, je suis tombé sur 6 Allemands qui battaient en retraite et descendaient de la côte du nord. J'ai lâché le cheval et j'ai couru jusqu'au village prévenir les patriotes. Les Allemands ont été capturés et amenés à la mairie d'Illifaut. Les Allemands ont pris les armes qui étaient sur la table et ont dit : " La Libération par les Américains, pas par les Français ". À Merdrignac il y a eu 27 personnes de mortes, le seul Allemand qui a été retrouvé s'était caché dans le clocher de l'église, c'est ainsi qu'il a tué 24 villageois. Le curé a voulu lui porter secours et s'est fait abattre. Au moment où il a voulu recharger son fusil, un gendarme patriote a abattu l'Allemand. Tout est inscrit sur le mémorial de Merdrignac. »*

M^{me} G., 13 ans en 1944, à Illifaut : « *Maman pleurait. Elle pensait que son fils était mort. Les Allemands l'avaient mis en prison et on avait pas de nouvelles. La Libération avait eu lieu et mon frère ne revenait toujours pas. Puis un, jour j'étais avec une voisine, maman lavait le seau des cochons, et on l'a vu arriver. Maman a crié : " Oh c'est lui, c'est Henri ! " et moi le lendemain, je suis allée à l'école pour dire à tout le monde qu'il n'était pas mort. On a fait la fête pendant des jours, il y avait le bal au village, les cloches sonnaient, on entendait les accordéons. »*

🕒 Témoignages de deux résidents de l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes de Mauron (56)

¹ NDLR : ces « prisonniers » ne rentrent en Bretagne qu'au printemps 1945, lorsque la progression des troupes alliées permet d'ouvrir non seulement les Stalags et Oflag (camps allemands de prisonniers de guerre) où sont retenus les prisonniers de guerre français, mais aussi les camps de concentration où ont été déportés les résistants.



Reconstruire... Ou bâtir une nouvelle société ?



La reconstruction matérielle de la Bretagne est, comme partout, d'autant plus lente que les matériaux manquent : en Ille-et-Vilaine, le préfet n'obtient par exemple en février 1945 que 3 % du plâtre, 7 % du ciment, 9 % des vitrages qui seraient nécessaires. À Brest, à Lorient, à Saint-Nazaire, l'ampleur des destructions est telle qu'une bonne part de la population vit dans des baraques jusqu'à la fin des années 1950. La mise en place d'une « nouvelle » société est finalement plus rapide. La modernisation des campagnes bretonnes s'accélère dès la fin des années 1940 sous l'impulsion d'organisation telles que la JAC (Jeunesse agricole catholique). Dès 1945, les élections marquent un glissement à gauche de l'ensemble de la région, même s'il est fort inégal d'un département à l'autre : avec environ 25 % des voix, le PCF (Parti communiste français) est la seconde force politique dans le Finistère, dans les Côtes-du-Nord et en

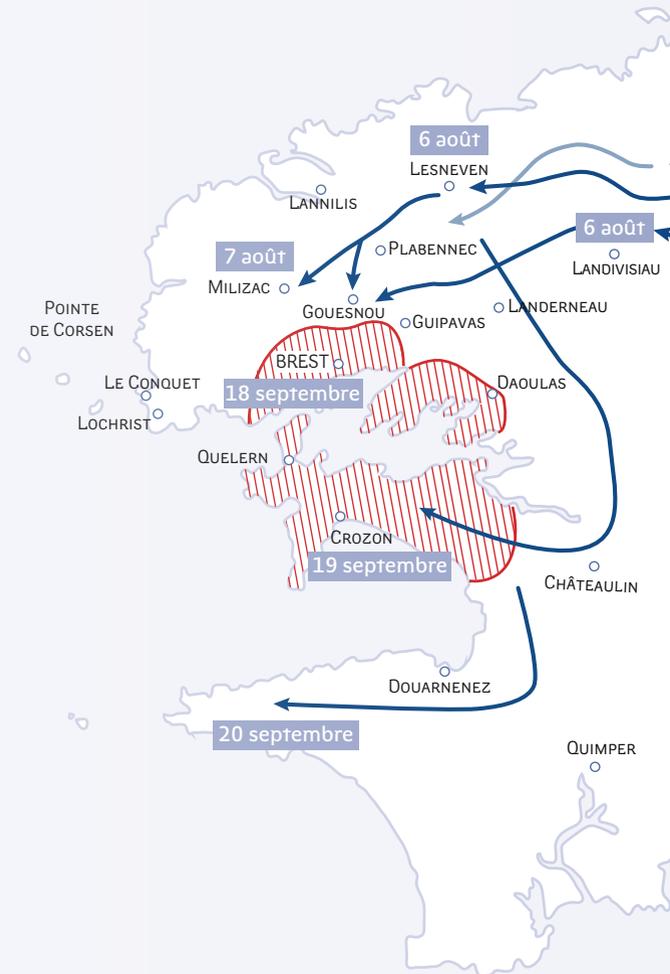
Ille-et-Vilaine ; le MRP, parti démocrate chrétien de Pierre-Henri Teitgen, député d'Ille-et-Vilaine, arrive presque partout en tête.

Ces résultats ne s'expliquent pas seulement par la possibilité qu'ont les femmes de voter désormais. Elles peinent d'ailleurs encore à s'imposer sur le terrain politique. Certes, Marie-Madeleine Dienesch et Hélène Le Jeune sont élues députées dans les Côtes-du-Nord en 1946. Certes Germaine Marquer devient maire de Bruz en avril 1945, tandis que M^{me} Charrier devient conseiller général à Port-Louis. Mais cette dernière s'est présentée à la place de son mari et Germaine Marquer succède à son père et son grand-père qui ont eux aussi été maires de la commune avant-guerre... L'émancipation des femmes est, en Bretagne comme ailleurs, un long processus qui se poursuivra tout au long de la seconde moitié du XX^e siècle.

LA LIBÉRATION DE LA BRETAGNE À L'ÉTÉ 1944

MOUVEMENTS DES TROUPES ALLIÉES

La Task Force ¹ A, la 4th et la 6th AD² sont trois unités de blindés américaines à qui Patton a confié la mission de foncer vers les principaux ports bretons sans se soucier de ce qui se passe sur leurs arrières.



Les flèches bleues indiquent les avancées des divisions armées.

Les zones rouges hachurées indiquent des zones tenues par les forces allemandes à l'approche des grandes villes portuaires par les troupes américaines.

Sauf mention contraire, les dates évoquées sur la carte correspondent aux mois d'août et septembre 1944.

¹ Task Force : unité de la taille d'une brigade constituée de manière temporaire en vue de remplir une mission spécifique. Elle est dissoute une fois la mission remplie.

² AD : Armored Division (division blindée)



Remerciements

La Région Bretagne remercie vivement les résidents et résidentes des EHPAD, les animateurs de ces structures ainsi que les contributeurs individuels ayant permis à ce projet de voir le jour.

Ces remerciements s'adressent également à M. John Morris pour la mise à disposition gracieuse d'images issues de ses archives privées.

SOUVENIRS DE LIBÉRATION EN BRETAGNE est une publication du Conseil régional de Bretagne.

Directeur de la publication : Jérôme Bastin

Réalisation : Direction de la relation aux citoyens - Service éditorial et digital

Conception graphique : Direction de la relation aux citoyens - Service communication visuelle

Imprimé sur papier 100% recyclé par Val production graphique

Dépôt légal : Juin 2015

N° ISBN : 978-2-906670-87-7



CONSEIL RÉGIONAL DE BRETAGNE
283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35711 Rennes cedex 7
Tél. : 02 99 27 10 10 | twitter.com/regionbretagne
www.bretagne.bzh

KUZUL-RANNVRO BREIZH
283 bali ar Jeneral Patton – CS 21101 – 35711 Roazhon cedex 7
Pgz. : 02 99 27 10 10 | twitter.com/regionbretagne
www.breizh.bzh